

REVUE HISTORIQUE

DU

SUD-EST EUROPÉEN

(Continuation du „Bulletin de l'Institut pour l'étude
de l'Europe sud-orientale“)

PUBLICATION TRIMESTRIELLE

dirigée par

N. IORGA

*Professeur à l'Université de Bucarest, Agréé à
la Sorbonne, associé de l'Institut de France.*



— PARIS —

LIBRAIRIE J. GAMBER

7, Rue Danton.

— BUCAREST —

LIBRAIRIE PAVEL SURU

73, Calea Victoriei.

DIRECTEUR :

N. I O R G A

BUCAREST, 6, ȘOSEAUA BONAPARTE

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION :

C. MARINESCU

Professeur à l'Université de Cluj.

SOMMAIRE : ARTICLES. — *N. Iorga* : Les Roumains et Napoléon I-er. — Nouveaux voyages dans le Sud-Est européen. — Lettres de Dora d'Istria. — Un livre sur les rapports de l'Empire byzantin avec l'Occident au XV-e siècle.

COMPTES-RENDUS sur: William L. Langer, Henri Prost, Général Pétin, Gennaro Maria Monti, Julien M. Peter, Angélique Hatzimichalis, Frantz Dölger, Bernadotte S. Schmitt, Abraham Galante, Henricus Paszkiewicz, dr. Alexandre I. Bojazoglu, dr. Ernest Schmidt, André Michalakopoulos, A. Zakythinos.

CHRONIQUE par *N. Iorga*.

Imprimerie „Datina Românească”
Vălenii-de-Munte

REVUE HISTORIQUE

DU

≡ SUD-EST EUROPÉEN ≡

PUBLIÉE PAR N. IORGA, PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE BUCAREST

IX.E ANNÉE, NOS. 4-6.

AVRIL-JUIN 1932.

Les Roumains et Napoléon I-er

On savait par différents témoignages, dont aucun précis, qu'une députation de boyars roumains s'était rendue auprès de Napoléon I-er pour lui demander d'être à l'égard de leur nation ce qu'il avait été à l'égard des „Illyres“ serbes et des Grecs. On ne pouvait pas fixer, non seulement la date et les conditions dans lesquelles s'était produite cette intervention, mais les noms même des délégués.

Or ces noms sont donnés dans un intéressant opusculé, très bien informé et plein d'observations juridiques justes, que publiait à Paris, en 1861, avec une préface de Wolowski, auteur d'un travail sur l'affranchissement des serfs en Russie, lequel déclarait, sur la question des paysans dans les Principautés, „avoir plus de confiance dans le développement de la force morale et de l'épargne, sollicitées par l'attrait irrésistible du droit à conquérir, que dans des combinaisons de crédit“, Constantin Boëresco (Boerescu), plus tard ministre du royaume de Roumanie, sous ce titre : *De l'amélioration de l'état des paysans roumains*. Ajoutons que ce projet précéda de peu et prépara la réforme sociale du prince Couza, en 1862.

L'auteur dit, à la page 45, employant le livre de Vaillant, *La Roumanie* : „six boyards allèrent demander à Bonaparte l'assistance de la France pour constituer leur patrie en république. Ces boyards sont : le Ban Ghica, Preda Brancovéano, Charles Campinéano pour la Valachie ; Catargi, Sturdza et Beldiman pour la Moldavie“.

Le Ban Grégoire Ghica, boiar d'allures patriarcales, ne parlant que le roumain et le grec, fut nommé prince de Valachie, après l'éloignement des Phanariotes, rebelles envers la Porte, en 1822. Il n'y avait pas de Brâncoveanu portant le nom de Preda, qui est celui d'un ancêtre du XVII-e siècle, grand-père du prince régnant Constantin : il faut corriger donc le nom en Grégoire : Grégoire Brâncoveanu, auteur d'un ouvrage en grec, était un des membres les plus cultivés de l'aristocratie valaque au com-

merement du XIX^e siècle. Scarlat Câmpineanu, moins connu, était apparenté à la dynastie moldave des Cantemir.

Quant aux Moldaves, je ne sais pas quel peut être, parmi les assez nombreux membres de la famille Catargiu, établis en pays roumain dès le XVII^e siècle, celui qui se rendit à Paris. Sturdza ne peut pas être le boiar honnête, mais à l'esprit arriéré, qui devint prince de son pays au même moment que Grégoire Ghica obtenait la principauté voisine, mais plutôt Grégoire Sturdza, mari d'une princesse Callimachi et père d'un des plus brillants représentants de la boiarie moldave à l'époque du romantisme politique, le prince régnant Michel. Pour Beldiman il faut s'arrêter à Alexandre, qui écrivit un poème sur l'Hétairie grecque en Moldavie et traduisit des ouvrages poétiques français.

Boerescu reconnaît, lui aussi, que cette mission n'aboutit pas.
N. Iorga.

Nouveaux voyages dans le Sud-Est européen.

I.

Dans son ouvrage *D'Athènes à Baalbek (1844)* (Paris 1846), Charles Reynaud commence par un voyage de Syra à la capitale de la Grèce nouvelle, présentée telle qu'elle était au commencement de sa transformation en ville moderne, ayant déjà 27-28.000 habitants. Description du palais du roi Othon, „ce jeune prince qu'un décret des nations alliées a envoyé, du fond de sa docte et tranquille Allemagne, dans ce pays aride et éclatant, au milieu de ce peuple aux passions impétueuses, avide de mouvement et de bruit. Il s'est ruiné en se faisant bâtir cette triste demeure, et il regrette sans doute aujourd'hui sous le ciel enchanté de la Grèce les brouillards et les forêts de la Bavière. Les Grecs reconnaissants lui ont voué une haine mortelle“. La reine Amélie a réussi à sauver le château franc abhorré par les enthousiastes de l'antiquité¹. La vie en plein air, servant les préoccupations politiques des Athéniens, est décrite avec entrain, mais non sans un esprit de critique préconçue et exagérée. Tel jeune Grec, ancien camarade du voyageur, n'a aucun espoir d'avenir: „Notre pays se perd. Il n'y a ici ni roi, ni peuple, ni gouvernement... Les questions de ministères se réduisent à savoir si ce sera l'élément français, russe ou anglais qui dominera. Et c'est pour arriver à

¹ P. 22.

de pareils résultats que mon père et mes deux frères se sont fait tuer pendant la guerre de l'Indépendance"¹. Le luxe d'une population de fait pauvre est aussi considéré avec mépris; Reynaud se moque de la décoration, largement distribuée, pour le 3 septembre, qui ressemble trop à la Légion d'Honneur. L'écrivain français s'intéresse aussi à l'évolution de la langue littéraire et à ceux qui y contribuent par leurs écrits. Quelques pages traitent de la création du Musée par Pittakis, élève de Fauriel. La partie concernant le Parthénon est très belle; elle se place parmi ce qu'il y a de meilleur dans l'expression d'une admiration qui ne se borne pas au seul lyrisme: „ce n'est pas une page confuse, écrite en styles divers, avec des idées obscures: c'est un travail plein de clarté et de logique, une oeuvre qui est l'expression simple et complète d'une même idée"².

Le fanatique de l'hellénisme trouve cependant quelques mots pour l'église de Daphni, où il croit voir „plusieurs des tombeaux des ducs d'Athènes"³. Pour l'ornementation splendide des murs du sanctuaire ces seules paroles semées en passant: „Les peintures en mosaïque que renferme l'église ont subi de nombreuses dégradations: les Turcs ont criblé de balles la figure du Christ et des saints"⁴.

Le voyage continue: description de Smyrne, envahie par le commerce de l'Occident aussi bien que par les caravanes venant des lointaines régions orientales. Les Turcs, gênés par cette intrusion, au gain de laquelle ils participent si peu, se sont retirés du côté de la montagne. Reynaud se laisse gagner, faute de monuments à étudier, au charme de la Rue des Roses, „où les plus belles femmes de l'Asie resplendent sur leurs balcons dans leurs plus brillants atours"⁵; aussi s'attarde-t-il à faire leur portrait, minutieux. Son attention est partagée aussi entre la Rue Franque, du commerce, et les „cafés en plein air“, „les casinos ou cercles dans lesquels se réunit la société franque et où l'on reçoit les journaux et les revues d'Europe“. Il y a du pittoresque dans la description des environs, avec „les Turcs endormis sur leurs ânes et les chameaux qui s'arrêtent aussi, pour aller chercher quelques brins de verdure sur le bord poudreux

¹ P. 44.

² P. 29.

³ P. 42.

⁴ *Ibid.*

⁵ P. 51.

du chemin". „Ici, c'est un khan où des Turcs accroupis fument leur chibouk, en prenant le café; les chevaux attachés à des arbres, le dos couvert d'une selle rouge, attendent impatiemment leur maître; là, dans un champ brûlé par le soleil, paissent des troupeaux de moutons ornés d'une large queue qui pend derrière eux comme un tablier et gardés par un pâtre qui s'appuie sur son bâton dans une pose antique.

Les térébinthes, les oliviers, les platanes, les sycomores, les noyers se groupent harmonieusement dans la plaine, et la cigogne qui marche dans le chemin fait gravement place au promeneur et le laisse passer sans effroi". Le voyageur s'arrête avec gratitude sur les avantages du village de Bounarbachî, riche en sources et invitant au repos.

De Smyrne, il revient à Constantinople, sur un bateau qui amène des recrues en guenilles, mais tout disposées à la danse. Le tableau de Stamboul est brillant. Comme importance, „c'est une de ces villes nécessaires qui survivent fatalement à toutes les révolutions". Péra, „bâtarde", dégoûte cet amateur de choses simples et originales. A côté de Balîk-Bazar, où se font les exécutions, il y a les autres bazars, peints avec un vrai talent d'artiste. Ces observations montrent un habitué. Le marché d'esclaves existait encore et on ne le néglige pas. Reynaud est ému, comme ses prédécesseurs du XVI^e siècle, en voyant l'affection que les Turcs témoignent aux oiseaux, qui „sont sous la sauvegarde de la piété publique". Les voitures, qui „ressemblent à des carrosses du temps de Louis XIII", n'échappent pas à son attention en éveil. Suit l'énumération des mosquées, des fontaines, des cimetières, des rivages et des environs, le couvent des derviches hurlleurs y compris. Il y a des pages charmantes sur cette région de banlieue, qui finit par de jolis villages. L'oeuvre de réformes du Sultan Mahmoud est dédaignée.

Le chapitre suivant est consacré à Brousse. L'entrée dans la vieille ville des Sultans est rendue d'une façon impressionnante. Quelques lignes seules sur la belle Oulou-Dchamî.

Il y a aussi, avant de passer en Syrie pour ne s'arrêter qu'à Héliopolis, un chapitre sur les Sporades. Rhodes en occupe la plus grande partie, et cette description de la cité des Hospitaliers est tout à fait digne des autres. Un détail inconnu: celui que le prince de Joinville s'était approprié „deux portes en sy-

comore, admirablement sculptées, qui fermaient l'ancien hôpital, et qui tombaient en ruines" ¹. A peine quelques notes fugitives sur Chypre, où le voyageur est allé visiter Larnaka.

II.

En regard de cet ouvrage français, plein de poésie et de sens pour la beauté, nous placerons celui d'un Allemand, d'origine anglaise, vivant à Pétersbourg, savant préoccupé des souvenirs antiques et évangéliques, Hermann Dalton, qui fit, vers 1883, le même voyage (*Reisebilder aus Griechenland und Kleinasien*, Brême 1884).

Le voyageur part des champs de Philippi, où le souvenir de l'Apôtre l'a attiré. Les mêmes reminiscences religieuses, avec la même attitude de pasteur érudit, le mènent à Salonique, où l'écrivain trace le même tableau de prédication aux gentils. Mais ici il doit bien s'arrêter sur l'aspect contemporain d'une ville d'environ 100.000 habitants, dont la moitié est juive espagnole. Le voyageur se laisse saisir par la grâce des minarets s'élevant au dessus du chaos d'un mouvement de commerce qui impose son caractère à l'ensemble. Rien dans les monuments n'intéresse celui qui entend suivre les pas de saint Paul, dont il raconte le séjour à Thessalonique. Il préfère s'arrêter sur la colonie protestante du docteur Maroulis, formé en Allemagne.

Même à Athènes c'est l'apôtre qui conduit le voyageur, mais il est difficile d'y écarter l'appel de l'antiquité classique. Il y aura donc de brèves descriptions de monuments, mais seulement pour encadrer l'épisode éternisé par l'Épître. Pas un mot sur la ville moderne et ses habitants.

En chemin vers Smyrne, le long des îles si vite gagnées pour le christianisme les mêmes préoccupations persistent. Mais Dalton se surprend à écouter les récits du capitaine de vaisseau, bien entendu sur telle conversion miraculeuse, toute récente, d'un efendi, que la pitié d'un missionnaire évangélique avait préservé d'une mort par ordre du Sultan. Pour la première fois ils se laisse gagner par la beauté des sites. L'oeuvre de Midhat-Pacha à Smyrne mérite ses éloges. Pour le reste, des visites aux „diacousses“ protestantes et des histoires de martyrs. L'oeuvre du missionnaire allemand Fliedner, à partir de 1851, est mentionnée avec gratitude.

N. Iorga.

¹ Pp. 131-132.

Lettres de Dora d'Istria

Une publication roumaine récente¹ rappelle le souvenir, depuis longtemps obscurci, de cette femme, d'une rare orientation littéraire, d'une grande facilité d'écrivain, d'une curiosité toujours en éveil et d'un dévouement infatigable pour les causes les plus nobles, nationales et sociales, qui a été Hélène Ghica, devenue par un mariage malheureux, qu'elle n'a jamais rompu, tout en n'ayant rien de commun avec un mari de mentalité inférieure, princesse Koltzov-Massalsky et préférant à sa double qualité princière le beau nom de guerre en littérature, de Dora d'Istria.

Paolo Mantegazza, dans une préface à un opuscule italien de cette «personnalité si distinguée», observe que rarement des qualités si peu communes se trouvèrent ensemble: „un corps de toute beauté, un coeur de toute grâce et noblesse, une raison d'artiste et de penseur“.

Née à Bucarest, le 22 janvier 1829, d'une famille qui a donné plusieurs princes à la Valachie autant qu'à la Moldavie, et des meilleurs, fille d'un Grand Ban valaque et nièce du prince régnant Grégoire Ghica et du futur successeur de celui-ci, Alexandre, élève du grec G. G. Papadopoulos, elle eut, pendant son adolescence, l'occasion de connaître, accompagnant ce père éclairé, les sociétés de Vienne, de Berlin et de Dresde. Très jeune, elle aurait traduit, déjà une polyglotte émérite, l'*Illiade* en allemand.

Son mariage en 1849, pendant l'occupation russe en Valachie, la fit passer en Russie, où elle fut parmi les personnes les plus remarquées à la Cour. Elle se livra, pendant son séjour à Pétersbourg, aussi à la peinture et exposa des paysages en 1854. Mais, dès l'année suivante, son mari étant mort, elle quittait un monde qui ne pouvait que déplaire à un esprit aussi original et aussi libre que le sien.

Depuis lors elle ne fit que voyager, à travers les pays, de même qu'à travers les idées. Elle connut la Belgique et la Suisse, l'Italie et la Grèce, l'Autriche et l'Allemagne, les États Unis. Partout elle

¹ Magda Ioan, *Dora d'Istria*, préface de N. Iorga, 1931.

² *Gli eroi della Rumenia, profili storici*, Florence, Barbèra 1887. Voy. aussi B. Cecchetti, *Bibliografia della principessa Elena Ghika*, Venise, 1868; Amédée Pommier, *Dora d'Istria*.

ne faisait que s'informer, chercher le commerce des individualités les plus distinguées, s'inscrire parmi les collaborateurs des journaux et des périodiques les plus en vue. Par dessus cette curiosité inassouvie elle se sentait une mission : celle de défendre les causes de justice, de prédire les réformes de l'avenir, de se mêler aux révolutions de la pensée.

Le sujet, au fond, n'était qu'un prétexte : Parfois l'histoire de son pays, de celui de ses plus lointains ancêtres, l'Albanie, de celui de sa parenté à travers deux siècles, la Grèce, qui lui délivra en 1867 des lettres de naturalisation. Parfois les spectacles de la nature exotique, les détails nombreux d'un voyage attentif. Parfois des commémorations d'écrivain. Parfois aussi les institutions des sociétés qu'elle était arrivée à connaître. De temps en temps quelque oeuvre d'imagination ; jamais des vers. Mais, toujours, au bout, l'idéal dont elle s'était fait la servante, idéal de liberté et de nationalité. Il y avait dans cette femme, pendant longtemps jeune et belle, admirée et courtisée, l'étoffe d'un prêcheur et d'un apôtre.

Bien peu reste aujourd'hui, après la victoire de cette prédication apostolique, d'une oeuvre si variée, si éloquente parfois, si intéressante lorsque l'érudition à bon marché, en tout cas peu disciplinée et méthodique, n'étouffe pas les dons naturels de son sexe et n'obscurcit pas la grâce lumineuse de son âme féminine. Une chrestomathie de son oeuvre dispersée et abandonnée ferait cependant encore assez bonne figure : la Suisse ainsi qu'elle l'a vue, tels paysages roumains perdus dans *Le Monde Illustré* ou dans *l'Illustration*, les observations sur les couvents de l'Orient, les plaidoyers pour les droits de la femme, la défense chaleureuse d'une patrie qu'elle avait abandonnée si tôt et d'une façon définitive y trouveraient leur part. On pourrait faire passer en français ce qu'elle a donné en italien, en grec, jamais dans la langue de la nation même à laquelle elle se disait cependant fière d'appartenir.

Sa correspondance a été, naturellement, très vaste. Elle aimait écrire et elle ne manquait pas de faire une sélection difficile pour ceux qu'elle invitait à un échange d'idées ; les grands noms l'attiraient et on ne pouvait pas manquer à l'appel d'une femme d'un si grand nom et d'une réputation si large. Lorsqu'elle mourut, déjà âgée, dans son *villino* de Florence, elle a dû laisser des matériaux épistolaires riches et précieux. Il ne nous en reste, malheureusement, presque rien.

Une dame italienne me donnait, il y a peu d'années, quelques brèves lettres, que j'ai publiées dans cette revue même. Maintenant un hasard m'a fait avoir, pour en faire don à l'Académie Roumaine, tout un groupe de correspondance avec un lettré hongrois, Hugo Meltzl de Cluj (Koložsvár, Klausenburg) directeur d'une revue de littérature comparée, qu'elle avait connu pour des relations littéraires. Je ne crois pas faire oeuvre inutile pour l'histoire littéraire de l'époque en les communiquant à nos lecteurs.

1.

Rapallo,
Province de Gênes,
7 août 1877.

Messieurs les Directeurs,

Je vous envoie un exemplaire de la *Poésie des Ottomans*, ouvrage que je viens de publier à Paris, à la Librairie Orientale.

Tandis que je travaillais à mes études sur les *Épopées asiatiques*, publiées dans la *Nuova Antologia*, je commençais, dans la *Revue des deux mondes*, mes recherches sur la poésie des peuples touraniens. Après avoir fait paraître la *Poésie populaire des Magyars et des Turcs orientaux*, je m'occupe maintenant des poètes de l'Empire des Sultans. Lorsque j'aurai mis la dernière main à une étude, déjà fort avancée, sur *Les poètes turcs de l'empire persan*, j'aurai terminé l'*Histoire de la poésie des nations turques*, nations dont la vie intellectuelle est encore si peu connue en Occident.

Agréez, Messieurs, l'expression de ma haute considération.

Dora d'Istria.

2.

Rapallo,
Province de Gênes,
27 août 1877.

Monsieur le Professeur,

Je vous remercie de vos bienveillantes intentions pour la *Poésie des Ottomans*.

Je ferai volontiers un article pour votre revue sur un nouvel ouvrage de M. Benloew, doyen de la Faculté des Lettres de Dijon, *La Grèce avant les Grecs*. Le savant philologue a répandu un

jour très vif sur l'importante question de l'origine des Albanais, dont tant d'écrivains, étrangers aux études orientales, s'obstinent à faire des Slaves.

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt votre remarquable traduction de Petöfi. Lorsque j'ai lu la traduction française de cet écrivain vraiment original, j'avais déjà constaté qu'il méritait une place parmi les premiers poètes de notre siècle.

Des vastes plaines que Petöfi préférerait aux plus beaux sites des Alpes et des Apennins à „l'empire des sources du soleil“ il y a fort loin sans doute. Cependant l'esprit chevaleresque de ces héros magyars dont les exploits sont dans toutes les mémoires se retrouve bien souvent chez ces vaillants fils de la race touranienne qui ont civilisé l'Extrême Orient. Leur théâtre nous offre plus d'un exemple de ce dévouement du chef féodal qu'on a cru si longtemps appartenir exclusivement à la race germanique.

Malheureusement, comme vous le dites fort bien, ce théâtre est encore fort peu connu. La lecture de la comédie que vous avez bien voulu m'envoyer offre donc un intérêt tout particulier.

Agréez, Monsieur, avec tous mes remerciements, l'expression de ma haute considération.

Dora d'Istria.

3.

Florence,
Villa d'Istria,
Via Leonardo da Vinci,
13 octobre 1877.

Monsieur le Professeur,

Je reçois votre dernière lettre à mon retour des bains de mer.

Vous pouvez fort bien ajouter mon nom à celui de vos collaborateurs.

Comme vous le dites avec raison, les circonstances ne sont pas des plus favorables au développement de la vie intellectuelle. Tant que ces circonstances n'auront pas changé, il ne vous sera pas facile de réaliser les vues que vous voulez bien m'exposer. Aussi vous avez bien fait de commencer votre oeuvre sans fracas et sans prétendre tout achever en un seul jour. Mais, avec de l'application, de la persévérance et de la résolution, la parabole évangélique du

grain de senevé peut toujours devenir une réalité. Des débuts fort modestes n'ont pas empêché la *Revue des deux mondes* de se répandre plus tard dans tous les pays latins. La situation d'Édimbourg aux extrémités de l'Occident européen n'a en rien gêné la diffusion de l'*Edinburgh Review* dans toutes les contrées où l'on parle la langue anglaise. Placée entre l'Orient et l'Occident, la Hongrie a une position qui n'est nullement défavorable pour l'échange des idées entre les deux parties de notre continent, entre la race aryenne et la race touranienne.

Agréez, Monsieur, l'expression de ma considération la plus distinguée.

Dora d'Istria.

4.

27 octobre 1877.

Monsieur le Professeur,

J'ai reçu fort exactement la douzaine d'exemplaires que vous avez eu l'obligeance de m'envoyer, et je vous offre tous mes remerciements.

Vous ne devez avoir aucune inquiétude sur l'impression, qui est parfaitement correcte. L'article n'aurait certainement pas été mieux imprimé dans un recueil parisien, c'est-à-dire à Kolozwar aussi bien comme à Paris.

Je comprends fort bien l'importance que doit attacher une revue telle que la vôtre à la partie bibliographique.

Soyez convaincu que, lorsqu'il arrivera à ma connaissance un ouvrage propre à intéresser vos lecteurs, je ne manquerai pas de vous le signaler, en y ajoutant quelques lignes d'appréciation. Pour le moment je vous envoie la *Grammatica della lingua albanese* de M. De Roda, écrivain albanais, ouvrage qui probablement n'est pas encore connu des philologues magyars.

Je viens de recevoir le travail du Brahmane Nisi Kánta Chatto-pádhyáyo. Il est possible qu'il ait de l'intérêt pour moi, car, en ces dernières années, j'ai publié dans la principale revue italienne, *La Nuova Antologia*, des études sur les grandes épopées de l'Inde.

A une époque antérieure, j'avais envoyé à la Société d'archéologie d'Athènes, dont je suis membre, un mémoire sur les *Études indiennes dans l'Italie septentrionale*, mémoire dont il a paru une

traduction italienne. Ces études sur les Aryens ne me faisaient point négliger les nations touraniennes, car je publiais en même temps *La Poésie populaire des Magyars*, *La Poésie populaire des Turcs orientaux*, *La Poésie des Ottomans*. Je me suis même occupée des Turcs de l'Empire persan, sans avoir encore rien fait paraître sur ce sujet. On ignore généralement que dans les États du „roi des rois“ la race turque, à laquelle appartient la dynastie régnante, a, grâce à ses aptitudes militaires, fini par l'emporter sur les Aryens (Tadjiks), ainsi qu'elle l'a fait, à une époque bien plus ancienne, dans le Turkestan.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma considération bien distinguée.

Dora d'Istria.

5.

13 décembre 1877.

Monsieur le Professeur,

Je n'ai aucune objection à faire contre la publication du passage de ma lettre inséré dans le dernier numéro.

Je vois que, pour ce qui regarde les ouvrages, j'avais mal compris votre pensée, et vous avez fort bien fait de rectifier mon interprétation inexacte.

J'ai reçu le livre de M. Félix C. y Sobron sur les idiomes de l'Amérique du Sud. Ce sujet commence à attirer l'attention des savants européens, et je m'en suis moi-même occupée, mais pas assez toutefois pour avoir sur la question une manière de voir bien arrêtée. Il me semble qu'elle n'est pas sans importance, car elle peut contribuer à résoudre le problème de l'origine de la race indigène des deux Amériques, nommée d'une façon assez peu exacte „race rouge“. Cette race, je le sais, est rattachée par bien des ethnologues aux Touraniens asiatiques, mais cette hypothèse me semble sujette à plus d'une difficulté. En général, l'étude de la race touranienne est fort arriérée. J'ai pu le constater quand j'ai commencé mes recherches sur la poésie des nations de la famille turque. On se contente de généralités, souvent contraires aux faits. Ainsi, pour ne parler que de la Perse, on dit que les Aryens y sont fort supérieurs aux Touraniens. Cette assertion, très vraie à une autre époque, au temps où Firdousi écrivait le *Chah-nameh*,

histoire épique de la lutte des deux races, est fort loin de l'être maintenant.

Dans mes études sur la poésie des Turcs de l'Empire persan, qui n'ont pas encore été publiées, je prouverai que la supériorité politique et littéraire appartient à l'élément turc, qui a donné à l'Iran la dynastie régnante, les Khadjars. Dans la *Poésie populaire des Turcs orientaux*, j'avais été amenée aux mêmes conclusions pour le Turkestan, et depuis les voyageurs américains et anglais ont prouvé que cette manière de voir est la seule soutenable. Il est essentiel dans de pareilles recherches de rester au dessus des préjugés de race et de secte et de prendre les faits tels qu'ils sont.

D'ailleurs la race âryenne est bien plus mêlée d'éléments étrangers, – même dans l'Europe occidentale, – qu'on ne le croit généralement. Dans le mémoire intitulé *Los Ligures*, lu à l'Institut d'antiquités de Buenos-Ayres, dont je suis membre, j'ai montré que le „sang ligure coule à flots dans les veines des nations occidentales“. Ce sont précisément les expressions dont se sert M. Maury, directeur des Archives de France, quand il parle du rôle de l'élément touranien en Russie (*La Terre et l'Homme*). De fait, sous le règne de la dynastie normande, les Rurikovitchs, quelle masse de Petchenègues, Turces, Polovtsi, etc. a été soumise et russifiée par les grands-princes de Kief!

Agréez, Monsieur le Professeur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Dora d'Istria.

6.

25 janvier 1878.

Monsieur le professeur,

Je vous remercie beaucoup d'avoir eu l'obligeance de m'envoyer le *Magyar Polgár* et de m'avoir donné des renseignements sur les journaux de Pest et de Vienne. Dans l'Europe Occidentale la *Poésie des Ottomans* est bien accueillie aussi par les principales revues. Je citerai de préférence, parce que l'auteur a longtemps habité l'Orient, l'article d'un membre de l'Institut de France, M. Georges Perrot, professeur à la Sorbonne, dans les *Essais de la Revue des deux mondes* (1-er octobre).

Vous pouvez fort bien imprimer le passage de ma lettre relatif à l'ancienne extension, fort grande, de la famille ligure en Occi-

dent. Je ne sais si je vous ai dit que j'ai développé cette thèse dans un mémoire intitulé *Les Ligures*, envoyé à l'Institut d'archéologie de Buenos-Ayres, qui m'avait nommée membre d'honneur. Ce mémoire a paru dans le *Boletín mensual del Instituto boanerense* (t. I, pp. 132-144 et 181-193).

Je vous remercie d'avoir bien voulu m'envoyer votre étude sur Schopenhauer, dont le professeur Caro s'occupait encore récemment dans la *Revue des deux mondes*. Le dr. Büchner lui consacre un chapitre d'un livre que j'ai maintenant dans les mains, *Science et Nature*. Ce penseur original sera longtemps encore l'objet d'interprétations contradictoires. Il semble se rattacher à ces vastes systhèmes de l'Inde que j'ai exposés dans les *Epopée asiatiche*. Probablement il aura le sort de Hegel, auquel se sont rattachées plusieurs écoles dont les idées étaient loin d'être pareilles. Hegel lui-même, a-t-on prétendu, disait à son lit de mort: „Un seul homme m'a compris et encore ne m'a-t-il pas bien compris!“. Les philosophes de l'Allemagne se distinguent par la profondeur, mais, la langue aidant, ils ne brillent pas par la clarté.

Le dr. Büchner, qui, en sa qualité d'Allemand, doit avoir peu d'estime pour la „clarté latine“, est pourtant d'avis que, malgré ses vives et spirituelles critiques de ses prédécesseurs, le philosophe de Francfort s'est exposé comme eux aux commentaires les plus divers. Il lui reproche surtout d'avoir employé les mots dans un sens fort différent de celui que tout le monde leur donne.

Continuant mes travaux sur la Ligurie (*Les Ligures*; Pegli; Rapallo; la Spezia, etc.), je commence dans l'*Omiros* de Smyrne la publication de *La République de Gênes*. Bien loin de l'Orient, à Philadelphie, je fais paraître, dans le *Penn Monthly* (janvier), *La condition sociale des femmes chez les Slaves du Sud*. Maintenant que nous pouvons en même temps faire entendre notre voix à de telles distances, combien le monde du moyen-âge nous semble étroit!

J'ai été d'autant plus enchantée d'avoir la *Gazette de Riga*, que vous avez bien voulu m'envoyer, que je continue de recueillir des documents pour l'*histoire des princes Ghika*, dont la première édition a paru en italien. Ces détails sur mon arrière-grand-oncle Grégoire III sont d'autant plus précieux qu'ils confirment mon jugement sur le caractère de ce prince, que le stupide Abdoul-Hamid I (nom fatal à la Turquie) a fait assassiner, parce qu'il avait plus de souci des intérêts de l'Empire Ottoman que les cupides

et lâches ministres du *padichab*. Abdoul-Hamid II n'a pas agi beaucoup mieux avec Midhat-Pacha.

Agréez, Monsieur le Professeur, l'expression de ma haute considération.

Dora d'Istria.

7.

Florence,

14 février 1878.

Monsieur le Professeur,

Je vous prie de m'envoyer le passage de ma dernière lettre qui se rapporte à Grégoire III Ghika. Peut-être y trouverai-je quelque changement à faire.

En effet les documents inédits se multiplient sur cette fin tragique et mémorable. Un érudit de la Bukovine, Hourmouzaki ¹, a consacré sa vie à des recherches sur ce sujet. Les volumineux manuscrits, légués au gouvernement roumain, donnent la plus lugubre idée de la criminelle politique des gouvernements absolus.

Un diplomate français, fort conservateur, Cyrille (baron d'Avril), est obligé d'avouer, dans un fort intéressant chapitre du livre intitulé : *De Paris à l'île des Serpents*, que la manière d'agir des gouvernements qui prirent part à l'assassinat de Grégoire a été vraiment honteuse.

Je ne sais, Monsieur, si vous avez lu le troisième volume de la *Nouvelle géographie universelle* d'Élisée Reclus. On trouve sur le rôle des Touraniens, des Aryens et des Sémites dans le royaume de Hongrie des considérations qui ne sont point dénuées d'intérêt.

Agréez, Monsieur le Professeur, l'expression de ma considération la plus distinguée.

Dora d'Istria.

8.

25 février 1878.

Monsieur le Professeur,

Je crois comme vous que la publication du passage de ma lettre sur Grégoire III n'aurait pas d'opportunité.

¹ Eudoxe de Hurmuzaki. Sa collection, formée aux Archives de Vienne, a fourni la base des *Documente privitoare la istoria Românilor*, que publie l'Académie Roumaine. De certains de ces matériaux il a tiré ses *Fragmente zur Geschichte der Rumänen*, chapitres de l'histoire générale de sa nation, à laquelle il s'était préparé. — N. I.

Dans le livre d'Élisée Reclus la description du sol tient beaucoup plus de place que l'ethnographie. C'est donc une véritable „géographie“. Loin de donner le premier rang aux considérations ethnologiques, il les subordonne à d'autres, qu'il regarde comme d'un ordre supérieur. Son opinion sur les Magyars, — d'autant plus digne d'être remarquée que ses théories ultra-démocratiques ne le disposent guère en faveur des États monarchiques —, fait bien comprendre son point de vue (tome III, p. 290 : „Hongrie et Transylvanie. Le pays des Magyars et des Roumains“).

„Quelles sont ses destinées prochaines (de la Hongrie) ? C'est avec anxiété que l'on attend le changement d'équilibre qui ne peut manquer d'avoir lieu dans l'Europe danubienne ; mais, quel que soit le groupement politique futur des populations de l'Orient, la nation établie dans l'immense arène qu'entourent les Carpathes aura toujours la plus large part dans le territoire conquis et défendu par elle. On a souvent prétendu que l'empire du monde devait appartenir aux hommes de race aryenne et que les autres familles ethniques étaient destinées à subir le joug : il est bon pour l'avenir de l'humanité qu'en Europe même et dans une partie vitale du continent ce soit, précisément une nation non aryenne, — quoique fort apparentée aux autres races européennes par les croisements —, qui exerce le rôle principal. Aux orgueilleuses prétentions des Indo-Européens, les Magyars répondent par leur histoire. Ils ont eu de grandes défaillances ; néanmoins quel est parmi leur voisins celui qui osera se dire supérieur à eux par l'intelligence, la bravoure et l'amour de la liberté ?“

J'ai été enchantée des renseignements que vous me donnez, Monsieur, sur l'écrit de M. Thompsen, professeur à l'Université de Copenhague. En effet je m'occupe pour le moment d'un travail sur les origines de la Russie, que je crois scandinaves comme lui. Vous m'obligerez donc beaucoup si vous voulez bien me prêter ses *Relations*, que je vous renverrai dès que j'aurai pris quelques notes.

Les textes albanais étant fort rares, j'apprends aussi avec satisfaction que M. Hasdeu a publié une ballade dans sa *Colonne de Trajan*. Ayez la complaisance d'en faire une copie et je tâcherai de vous en envoyer une traduction exacte.

J'ai lu ces derniers jours l'article du professeur Caro sur Schopenhauer. Ne se fait-il pas de grandes illusions sur les tendances

qu'il croit essentiellement optimistes, de son pays? Schopenhauer, qui avait lu et relu, au Havre, le *Candide* de Voltaire, en savait plus long sur ce point que l'académicien français. Le *René* du pseudo-catholique Châteaubriand n'est pas moins pessimiste que l'*Obermann* de Sénancour. Il est difficile de trouver le moindre optimisme dans le *Père Goriot* et dans tant d'autres oeuvres populaires de Balzac. M. Zola, ce fidèle disciple de l'auteur des *Illusions perdues*, ne marche-t-il pas sur ses traces? Il suffit de citer *L'Assomoir*, qui a fait tant de bruit en 1877.

Un autre adversaire de Schopenhauer, le pasteur Réville, n'accorderait peut-être pas facilement que la vogue de ses doctrines vient surtout de l'affaiblissement des croyances „religieuses“, ce qui, en France, veut dire „catholiques“. Il met en relief avec une rare finesse les tendances pessimistes des écrivains „religieux“. Il aurait pu ajouter que le poète de Recanati est né dans une des contrées les plus orthodoxes de l'Italie. Leopardi ne nous a-t-il pas dit lui-même à quelle mélancolique école il avait perdu ses „illusions“?

Mais, pour M. Caro, l'auteur du *Bruto Minore* est simplement un „infirmé“ comme les autres adversaires de l'optimisme. Ces épithètes peu courtoises sont maintenant trop facilement employées. Si M. Caro avait lu le livre d'un de ses compatriotes, le dr. Moreau, il aurait trouvé parmi les célèbres „malades“ du physiologiste de Tours plus d'un nom dont les optimistes sont fiers. Ces optimistes ne sont certainement pas plus „fous“ que les pessimistes : les uns et les autres représentent, comme tous les métaphysiciens, des tendances de l'esprit humain aussi anciennes que le monde. Aristote disait déjà de son temps que „tous les esprits supérieurs étaient mélancoliques“. Les auteurs de *Job* et du *Kobelecth* (l'Ecclésiaste) étaient certainement loin d'être optimistes, et ceux qui regardent la Bible comme l'oeuvre de l'Esprit-Saint devraient être plus indulgents pour le penseur de Francfort. En effet, bien avant lui, la Bible avait dit : „L'homme, né de la femme, vit peu de jours et sa vie est remplie de beaucoup de misères“. Ces misères sont rendues plus graves par les erreurs qui, dit Paul-Louis Courier, commentant Voltaire, ont fait de l'histoire „un amas d'extravagances et d'horreurs“.

Ne vous gênez pas, Monsieur, pour vos lettres, et songez surtout à vos yeux. J'ai l'habitude, pour mon compte, de les laver chaque

soir avec de l'eau dans laquelle j'ai versé quelques gouttes de citron. Ce moyen, fort simple, m'a toujours réussi. Mais parfois le nerf optique se fatigue, par suite de l'excès de travail et d'une tension trop prolongée du cerveau. Il faut alors fermer les yeux pour les reposer de temps en temps, faire de l'exercice et fatiguer ses jambes pour délasser sa tête.

Quand j'ai reçu votre écrit, *Stellung, Masz und Methode der Philosophie*, je lisais un article de la *Revue d'Édimbourg* sur le Collège d'Eton, qui confirme pleinement ce que dit la profonde épigraphe de Champfort que vous avez prise pour devise de votre première partie. L'auteur montre fort bien que les erreurs de la société anglaise ont rendu jusqu'à présent impossible dans son pays une vraie réforme de l'enseignement secondaire.

Comment en serait-il autrement? Chaque génération n'a d'autre souci que de transmettre à celle qui doit la suivre les opinions et les habitudes qui lui semblent toujours la règle éternelle des intelligences et des caractères.

Agréez, Monsieur le Professeur, l'assurance de ma haute considération.

Dora d'Istria.

9.

Florence,
9 mars 1878.

Monsieur le Professeur,

Je vous remercie beaucoup du cadeau que vous voulez bien me faire. En effet, come je vous le disais dans ma dernière lettre, le volume du professeur Thompsen, très bien fait, fort clair, savant sans aucun pédantisme, sera de la plus grande utilité à tous ceux qui, comme moi, étudient les origines de l'État russe. En outre, il m'offre un intérêt particulier, les Koltzoff-Massalsky étant, depuis la mort du dernier des Odoïevsky, la branche aînée de ces Rurikovitchs dont le docte professeur de Copenhague constate l'origine scandinave. Le livre du prince Pierre Dolgorouky („Notice sur les principales familles de la Russie“, Berlin, Schneider, 1858, 2-e édition. Depuis la publication de cette édition, la branche aînée, les Odoïevsky, s'est éteinte et a été remplacée par les Koltzoff-Massalsky) est le complément de celui du professeur Thompsen, car il poursuit jusqu'à nos jours l'histoire des familles

dont l'auteur des *Relations* défend les véritables origines contre ceux qui veulent transformer les annales des nations au gré de leurs fantaisies ou de leurs calculs.

J'ai, comme vous l'avez supposé, Monsieur, les *Rapsodie* de MM. de Kada et Jenő de Coronei. Les *Rapsodie* sont un recueil intéressant de chants populaires. M. de Kada, qui a eu l'idée de cette publication, vient de m'envoyer le tome V-e de ses *Poesie albanesi* (Napoli, Mormile, 1871), volume consacré à Scander-beg, le héros national. Cette publication est une nouvelle preuve du réveil de la vie intellectuelle chez les Albanais, auquel le supplément du *Grand Dictionnaire universel* (t. XVI, Paris, 1878) m'attribuait récemment une part active. Ce même Dictionnaire met ma *Poésie populaire des Magyars* en tête des ouvrages „qui ont vivement attiré l'attention du monde lettré et qui n'ont fait qu'accroître la réputation de l'auteur“. M. Vapereau y renvoie les lecteurs de son nouveau *Dictionnaire des littératures*. Pour ces écrivains, le grand mérite de cette étude est sans doute de contenir des renseignements sur une question dont on ne devinait pas l'intérêt dans les pays latins, où l'Europe orientale est encore si peu étudiée.

Agréé, Monsieur le Professeur, l'expression de ma haute considération.

Dora d'Istria.

10.

Rapallo,
Province de Gênes,
16 VII, 1878.

Monsieur le Directeur,

Je vous envoie un article sur la poésie contemporaine des Persans. Quoique le temps ne soit plus où l'on disait à Paris : „Comment peut-on être Persan“, l'Iran est un pays fort peu connu, et les journaux qui en ont parlé, à propos du voyage du schah, ont prouvé généralement qu'ils n'avaient sur ce sujet que des idées excessivement confuses. Ils n'ont pas surtout compris le dualisme perpétuel de son histoire et de sa littérature. Depuis les temps les plus anciens l'empire du „roi des rois“ est le théâtre de la turbulente activité de deux races, les Aryens et les Touraniens, qui ont tour à tour occupé le premier rang. Les Sémites ont même joué un rôle, en imposant à la Perse le monothéisme musul-

man, comme les empereurs chrétiens ont imposé à l'Europe le monothéisme juif. L'unité si chère à la plupart de ceux qui font l'histoire des peuples et des littératures n'existe que dans leur esprit. La nature est bien plus variée que leurs conceptions fantaisistes, et le travail de la critique moderne consiste à retrouver l'infinie variété des choses vivantes sous la trompeuse unité des théories systématiques.

Agréez, Monsieur, l'expression de ma considération la plus distinguée.

Dora d'Istria.

P. S. J'ai vu par votre journal qu'un des membres de la rédaction souffrait des yeux. J'aime à penser qu'il ne s'agit pas de vous, quoique vous m'ayez écrit, il y a quelque temps, que vous n'étiez point satisfait de l'état de votre vue.

11.

Rapallo
(Provincia di Genova),
30 juillet 1878.

Monsieur le Professeur,

J'approuve complètement le projet que vous avez de tirer à part des exemplaires de la *Poésie persane*. Je crois comme vous que la phrase de ma lettre que vous citez („L'unité si chère à la plupart de ceux qui font l'histoire des peuples et de la littérature n'existe que dans leur esprit“) conviendrait fort bien pour épigraphe.

J'accepte avec plaisir la dédicace de la publication que vous vous proposez de faire. Quant à la question que vous me posez sur l'accent de l'*a* par lequel commence toute dédicace, il faudrait un accent grave (*à*) si la dédicace était imprimée en caractères ordinaires, mais, comme en français on emploie habituellement les majuscules pour les dédicaces, on supprime tout accent.

Le plan que vous tracez, Monsieur, d'une revue idéale, contient beaucoup de vues intéressantes.

Une revue internationale, publiée en même temps dans les principales langues, en Europe, en Asie et en Amérique, semble au premier coup d'oeil une entreprise fort difficile à réaliser. Cependant la librairie Hachette fait paraître chaque semaine, depuis plusieurs années, *Le Tour du Monde*, qui est publié en onze langues, et qui a beaucoup de succès. Il est vrai que ce que peut faire la

principale maison de librairie française, dont les relations sont immenses, ne serait pas aisé à d'autres.

Vous n'avez pas tort de penser, Monsieur, que la question des honoraires tend de plus en plus à transformer la littérature des revues en littérature industrielle. L'auteur de la „Vie de Théophile Gautier“ rapporte de curieux détails, qu'il tenait de cet écrivain, sur le mal irréparable que fait aux lettres contemporaines l'intervention perpétuelle des industriels et de l'industrie dans la littérature. Depuis la mort du poète français, ce mal s'est tellement développé qu'il semble réellement incurable. Les nations qu'on nomme „jeunes“, par exemple les États-Unis, en souffrent encore plus que l'Europe.

Lutter contre l'envahissement de ce mercantilisme est sans doute une rude tâche, mais elle est de nature, précisément à cause de ces difficultés, à tenter les esprits généreux et les âmes viriles. La résolution du caractère, si utile dans la conduite de l'existence, peut rendre bien des services dans la vie littéraire, où il est encore plus difficile de vouloir énergiquement ce qui est bien que de le comprendre.

Vous autres, Magyars, vous êtes heureusement un peuple décidé, et vous ne vous effrayez pas aisément des obstacles qui en décourageraient bien d'autres. Comme je vous le disais dans une de mes lettres, les entreprises qui réussissent ne sont pas celles qui commencent de la façon la plus fastueuse. Il faut savoir être gland avant d'être chène.

Agréez, Monsieur le Professeur, l'expression de mon parfait dévouement.

Dora d'Istria.

J'aime à croire que le repos des vacances vous sera utile et que vos yeux surtout s'en trouveront bien. Je vous remercie des souhaits que vous voulez bien faire pour le résultat de mes bains. Le *caldo di Firenze* m'avait, il est vrai, assez fatiguée, mais je me trouve déjà mieux.

12.

Rapallo,
31 juillet 1878.

Monsieur le Professeur,

Dans le cas où je me serais trompée, et où vous auriez l'intention de publier ma lettre entière, je vous prierais de me l'en-

voyer, et je vous la renverrais après l'avoir relue et, si cela est utile, corrigée.

Agréez, Monsieur le Professeur, l'assurance de ma haute considération,

Dora d'Istria.

13,

Rapallo,
Province de Gênes,
11 août 1878.

Monsieur le Professeur,

Je vous renvoie la lettre, à laquelle je ne vois pas de changement à faire.

J'aurais voulu aussi vous envoyer la livraison du *Tour du monde* dans laquelle j'ai publié *Le Golfe de la Spezzia*. Vous auriez ainsi fait connaissance avec ce recueil international et avec une des plus belles contrées de cette magnifique Italie, contrée qui, elle, n'est point inférieure à l'idée qu'on s'en faisait. Mais, comme je n'ai point ici cette livraison, je devrai attendre que je sois revenue à Florence.

Le mot „empesé“, que vous appliquez, Monsieur, aux savants allemands, est des plus spirituels. Mais vous avez parfaitement raison de dire aussi que, s'il s'agit vraiment de *science*, on est bien obligé de recourir à eux, à moins qu'on ne soit disposé à se contenter de cette rhétorique dont s'arrangent si aisément ceux qui ne comprennent pas les vraies et rigoureuses conditions de l'esprit scientifique. Les articles de M. Frank, professeur au Collège de France, sur la *Philosophie de l'Inconscient* (*Journal des Savants* de 1877) semblent à plusieurs personnes compétentes appartenir à cette rhétorique.

Le prospectus du club anglais, contenu dans votre lettre, m'a intéressée. En effet peu de gens se préoccupent autant que moi de tout ce qui peut arracher les peuples à un isolement si funeste au progrès de notre espèce. Aussi tout essor fait dans cette direction me semble toujours fort digne d'être examiné. Les vignettes ont aussi du cachet, et cette comparaison des attitudes et des costumes donne à penser. Quant au Japon, je comprends qu'on l'étudie

avec intérêt. Que de belles „philosophies de l'histoire“ sont confondues par l'étude impartiale de ce peuple original ! Ce fameux „attachement au chef“, ce trait caractéristique, essentiel du Teuton, où a-t-il été plus puissant et plus chevaleresque que dans „l'empire des sources du soleil“ ? A ces extrémités du monde touranien, que de traits qu'on prétend purement aryens !

Une des dames nommées dans la correspondance de Florence dont vous parlez, dans une lettre adressée à la *Gazzetta d'Italia* a prouvé que tout ce qu'on dit d'elle est un tissu d'inventions. Ce fait donne une idée de la bonne foi du correspondant. Que des ignorants hargneux s'amusent à écrire ces appréciations fantastiques – sans jamais oser les signer – la chose s'explique trop aisément par la manie qu'ont certains esprits mal faits de relever ce qui est obscur et d'abaisser tout ce qui excite leur envie. Mais que des journaux d'une certaine importance accueillent sans aucun examen de pareilles élucubrations, on le comprend d'autant moins aisément qu'ils s'exposent évidemment aux moqueries de tous ceux qui ont la moindre connaissance des faits et des personnes. Telle est la réflexion que faisait un journal florentin, la *Gazzetta del popolo*, et que bien d'autres ont fait après lui.

Agréez, Monsieur le professeur, l'expression de mes sentiments bien dévoués.

Dora d'Istria.

14.

Florence,
Villa d'Istria,
Via Leonardo da Vinci,
21 octobre 1878.

Monsieur le Professeur,

J'ai reçu votre écrit intitulé : *La réforme littéraire en Europe*, et je vous remercie d'avoir bien voulu me l'envoyer.

Votre lettre du 15 août est aussi arrivée fort exactement.

J'avais lu l'article des *Débats* sur Schopenhauer. L'auteur, qui semble être un débutant, a l'allure dégagée de la nouvelle littérature française. Récemment un M. de la Brunetière (*sic*) parlait de Voltaire, dans la *Revue des deux mondes*, avec le même sans-gêne dédaigneux. Ce ton fait contraste avec le profond respect avec lequel la ma-

majorité des écrivains français traitent les écrits les plus médiocres publiés par le clergé. J'en ai été particulièrement frappée à l'occasion de la mort de M. Dupanloup, évêque d'Orléans. Quand il s'agit de ce prélat, chez lequel dominaient la rhétorique et les lieux-communs orthodoxes, on dirait que la France a perdu un de ses plus grands hommes. Catholiques et libéraux, – disaient les *Débats* eux-mêmes, – sont d'accord dans l'accent vraiment pathétique de leurs regrets. Il est difficile de demander à de pareils gens de parler avec quelque calme des théories des libres-penseurs.

Les deux écrits que j'ai été heureuse de vous offrir, Monsieur, ne sont qu'un fragment de mes travaux sur la Ligurie. J'ai publié en Amérique, dans un recueil espagnol, *Les Ligures* (l'ancienne Ligurie) *en Asie*, dans une revue grecque, *La République de Gênes* (La Ligurie du moyen-âge et de la Renaissance) *en Europe*, le *Golfe de la Spezzia*, *Pegli et le Golfo di Rapallo* (la Ligurie contemporaine). Le peuple ligure, qui, avec les Basques et les Albais, représente les plus vieilles civilisations de l'Europe, piquait vivement ma curiosité. En outre, la rare beauté des paysages, que j'ai l'occasion d'admirer dans la saison des bains, m'intéressait particulièrement à cette contrée.

Quand j'écrivais ces esquisses, on rattachait généralement les Ligures, avec Amédée Thierry, à la race ibérique. Depuis quelque temps quelques savants français, comme M. Maury, directeur des Archives, essaient d'en faire des Aryens. L'ignorance de la langue rend la solution du problème assez difficile.

Quoiqu'on ait l'habitude de considérer, ainsi que je l'ai fait, les Vandales comme le type de la fureur destructrice des bandes germaniques, il y a bien des motifs de croire que cette nation était un peuple vende, c'est-à-dire slave. Leur qualité de disciples d'Arius devait certainement les faire paraître plus redoutables que d'autres qui n'avaient pas plus de respect pour la civilisation gréco-romaine.

Vous qui comprenez si bien, Monsieur, quelle importance ont les chants populaires, non seulement au point de vue littéraire, mais comme caractéristique de ces peuples, dont l'histoire offre tant de lacunes, vous apprendrez sans doute avec plaisir que les Albano-Égyptiens viennent de faire paraître un volume intitulé : *L'Abeille Albanaise* (Alexandrie, 1878), qui contient des chants, des énigmes, des contes, etc.. M. Euthyme Mitko, qui habite le Caire, est

l'éditeur de *L'Abeille*, qui renferme aussi quelques fragments d'histoire: par exemple, une traduction de ma *Nationalité albanaise d'après les chants populaires*. Les textes albanais sont si rares qu'on doit savoir bon gré à M. Mitko d'avoir décidé ses compatriotes à entreprendre cette publication et de s'en être occupé avec tant de zèle.

Agréez, Monsieur le Professeur, l'assurance de mon parfait dévouement.

Dora d'Istria.

15.

Florence,
19 novembre 1878.

Monsieur le Professeur,

L'éditeur de *l'Abeille albanaise*, M. Euthyme Mitko, a évidemment l'intention de continuer cette publication, car il me dit dans sa dernière lettre qu'il prépare une seconde partie. Comme il souffre des yeux et qu'il doit employer la plume de son fils, il est possible qu'il ne réponde pas immédiatement à votre lettre. Sa correspondance avec moi est en grec, mais il sait l'italien. Il pourrait donc vous faire dans cette langue les traductions de textes albanais difficiles dont vous pourriez avoir besoin.

Vous avez bien fait de lui écrire en français, une des langues européennes dont on se sert le plus fréquemment en Égypte, et qu'il comprend fort bien.

Si vous m'écrivez aussi dans cette langue, ne vous préoccupez nullement du style.

Je sais que vous êtes trop occupé pour perdre inutilement votre temps à polir des phrases. Quand on se sert d'une langue étrangère, on n'a qu'à songer uniquement aux pensées.

Je conçois que dans les circonstances vous n'ayez pas songé, Monsieur, à changer, en 1879, le format de votre revue. Il n'est guère probable, en effet, que cette année soit plus favorable aux lettres que celle que nous venons de traverser.

Quelle que soit l'activité dont on soit doué, on doit ajourner ses projets à des temps meilleurs. Agir autrement serait compromettre inutilement l'avenir. Il ne suffit pas d'avoir une heureuse idée, il faut savoir la produire dans un moment favorable.

Votre format actuel vous obligeait évidemment à partager en-

tre plusieurs livraisons mon travail sur la *Poésie persane*. Je ne crois pas qu'il y ait aucun inconvénient pour l'auteur, étant données les habitudes intellectuelles de nos contemporains. Le temps est loin où M-me de Sévigné lisait les in-folio de Saint Augustin „les jours de pluie“.

Les petits volumes et les articles courts ont seuls la chance de se faire accepter.

Il vaut mieux, puisqu'il est fort difficile de transformer promptement ceux qui lisent encore en Europe, chercher, comme vous le faites, des lecteurs et même des collaborateurs dans les contrées lointaines.

Aussi j'apprends avec satisfaction que vous profitez d'une heureuse occasion pour nouer des relations avec la Perse, pays fort curieux, encore mal étudié, où existent les deux littératures aryenne et touranienne. M. Chodzko, professeur au Collège de France, vient de publier *Le Théâtre persan*, qui ajoutera au peu que nous savons de la littérature moderne de l'Iran. Comme ce philologue a passé de longues années dans le pays, j'ai cru devoir préférer son système d'orthographe à d'autres, sans prétendre nullement l'imposer à personne. Non seulement chaque peuple européen a pour les noms asiatiques une orthographe particulière, mais les savants sont loin d'être d'accord. L'essentiel est d'être exact et impartial dans les faits et les appréciations, et la chose est si rare qu'il faut s'en préoccuper avant tout. Le reste ne vaut pas „un quart d'heure de peine“, pour parler comme Pascal.

J'approuve complètement, Monsieur, les dispositions que vous avez prises soit pour le nombre d'exemplaires tirés, pour ceux qui sont destinés à l'auteur, enfin pour la série dans laquelle la *Poésie persane* doit prendre sa place. Je dois me féliciter d'avoir une place en si bonne compagnie et je vous remercie beaucoup d'y avoir facilité mon introduction.

Je trouve excellente l'idée que vous avez de faire figurer honorablement la poésie albanaise dans l'intéressante publication que vous préparez. La manière si remarquable dont Byron parle dans *Child-Harold* de ce pays et du vaillant peuple qui l'habite justifierait seule votre résolution. Considérés par les uns comme des Slaves, par les autres comme des Grecs, les Albanaï, qui en réalité sont un rameau de la famille pélasgique, sont habituellement oubliés toutes les fois qu'il s'agit de notre Europe Orientale. Au-

cun oubli n'est moins justifié, et ceux qui ont vu l'Albanie : Austro-Hongrois, Anglais et Français, comme les Hahn, les Byron, les Dumont, etc., pensent que cette contrée mérite autant l'attention des philologues que celle des politiques.

Je suppose qu'il n'y aura pas d'inconvénient à reproduire quelques fragments de ma dernière lettre.

Toutefois, comme j'écris beaucoup et fort rapidement, et que je ne saurais toujours conserver un souvenir bien précis de mes correspondances, je vous prierais de m'envoyer une copie des passages dont il s'agit.

Agréez, Monsieur le Professeur, l'expression de mes sentiments bien dévoués.

Dora d'Istria.

16.

Florence

27 novembre 1878.

Monsieur le Professeur,

Je vous remercie d'avoir bien voulu m'envoyer la brochure de M. von Roth, que j'ai lue avec d'autant plus d'intérêt que je crois comme vous que l'étude des races est inséparable de la connaissance du sol. Du reste, ainsi que vous le dites fort bien, on penche tellement de ce côté maintenant qu'il y a plutôt à craindre l'exagération dans ce sens. Ainsi, dans la nouvelle Géographie d'Elisée Reclus, souvent le théâtre est si minutieusement décrit que l'acteur devient imperceptible. Loin que l'esprit domine ces masses, comme le „roseau pensant“ de Pascal, il semble écrasé.

La note pessimiste n'est pas rare dans la poésie persane. On la trouve très accentuée chez plusieurs poètes turcs célèbres de l'Iran, chez Névai comme chez Mehdoum-Kouly. Certains passages de ces poètes ne plairaient peut-être pas au professeur Frank, du Collège de France, qui vient d'élever jusqu' aux nues, dans le *Journal des Débats*, le travail de M. Caro, publié en volume.

Lorsque je m'occupais de l'épopée persane pour l'*Antologia*, une de mes amies de Vienne m'envoya le livre de M. de Schack sur Firdousi.

J'ai pu dès lors apprécier sa rare connaissance de ces questions, tout en le trouvant assez systématique. Le penchant à expliquer tous les mythes par des symboles astronomiques m'a semblé exa-

géré chez lui. Du reste, sur ce terrain il n'est pas en Allemagne un „flot isolé“, pour parler comme le dr. Strauss.

Agréez, Monsieur le Professeur, l'expression de ma haute considération.

Dora d'Istria.

17.

Florence,
12 décembre 1878.

Monsieur le Professeur,

Je voyais si mal hier par ce temps sombre que je crains d'avoir oublié une correction dans les épreuves que je vous ai renvoyées. Je crois que dans un passage le nom du dernier Khadjar, Fethi-Ali-Schah, est écrit Feti. Sans doute cette faute n'aurait pas grande importance, puisque, le même nom étant dans d'autres endroits écrit correctement, il serait facile d'y reconnaître une faute d'impression, mais dans ces petits volumes, dont l'exécution est fort soignée, il vaut mieux approcher autant qu'il est possible de la plus complète exactitude.

Agréez, Monsieur le Professeur, l'assurance de mon parfait dévouement.

Dora d'Istria.

18.

14 décembre 1878.

Monsieur le Professeur,

Je crois comme vous que, dans ces circonstances, une traduction allemande de ma *Nationalité albanaise* aurait des chances exceptionnelles de succès. Cet écrit, que M. Elisée Reclus cite, à la fin du Tome I de sa *Géographie*, comme la principale source à consulter, a déjà été traduit en italien, en grec et en albanais, deux éditions en différents caractères. Je vous envoie la première par M. M. Artom, Thérianos et D. Camarda, l'auteur de la *Grammatologia della lingua albanese*. Il serait bon peut-être de le compléter à l'aide des curieux documents tirés des Archives de Venise, avec lesquels j'ai écrit les *Albanesi musulmani*. On pourrait aussi consulter avec fruit mes *Scrittori albanesi dell'Italia meridionale* et l'article que vous avez publié sur le livre de M. Benloew.

J'aurais voulu vous envoyer, Monsieur, la *Nationalité Albanaise*, mais elle est reliée avec d'autres ouvrages. Vous la trouverez dans la collection de la *Revue des deux mondes* (15 mai 1866). Quant aux écrits publiés en italien, dans le cas où vous croiriez bon de les consulter, je vous enverrai pour quelque temps le seul exemplaire qui me reste de l'*Antologia* et des *Scrittori*. Les *Scrittori* ont d'abord paru en allemand, dans la *Revue Internationale* de Vienne, et ils ont ensuite été traduits en italien par l'helléniste N. Camarda, président du lycée de Palerme.

Dans les *Albanesi in Rumenia* il est plutôt question de la Roumanie que de l'Albanie, ce gros volume, tiré des archives européennes, étant l'histoire de mes ancêtres, les Ghika, d'origine albanaise, qui ont gouverné la Moldavie et la Valachie au XVII-e, au XVIII-e et au XIX-e siècles.

J'apprends avec plaisir, Monsieur, que vous avez reçu *L'Abeille albanaise*. M. Mitko peut vous être utile en Égypte, pays où il n'est pas facile d'avoir des correspondants intelligents.

L'ouvrage de G. de Hahn est bien la base solide des études albanaises. J'étais en correspondance avec lui et j'ai eu plus d'une occasion d'apprécier l'étendue de son savoir. Il est fort à désirer que ses travaux soient continués, car il est bien loin d'avoir épuisé le sujet. Aussi le *Conversations-Lexikon* de M. Brockhaus me félicite d'avoir encouragé les études albanaises (article Dora d'Istria).

Agréez, Monsieur le Professeur, l'assurance de mes sentiments bien dévoués.

Dora d'Istria.

P. S. Je m'aperçois que la traduction du dr. D. Camarda contient une traduction en vers de la poésie composée en mon honneur (*Elenitza*) par le poète national de la Roumanie, Héliade. Je reçois à l'instant une traduction en vers anglais de cette poésie par Madame Grace Ellis, qui vient de publier ma biographie à New-York dans le *Scribner's Monthly* de décembre.

Je vous envoie aussi les *Albanesi a Dora d'Istria*, parce que l'*Athenaeum* de Londres a dit que ce volume peut être fort utile aux études albanaises, à cause de la diversité des dialectes dont il donne un spécimen.

Il est assez curieux de comparer les vers d'Héliade à ceux qui sont au bas de mon portrait dans l'*Album Dora d'Istriának* du dr. Schwarz, membre de l'Académie hongroise ;

Bámulja fennkölt Lelked a világ
 Utadra szárva Koszorú s virág
 S te mégis ott vagy a Küzdők között
 Dicső sebök ápolón kötözöd
 Oh győzni fogsz, győznöd kell Kandia
 A zsarnok kéznek meg kell buknia.
 Az ily nemes ügynek, amely felett
 Ily nemtő leng, — csak győznie lehet ;
 És a szabadság oltára körül
 Egész világ imádkozik, örül.

Pásztói.

19.

Florence,
 15 décembre 1878.

Monsieur le Professeur,

Un des mes amis, qui a un exemplaire non relié de la *Nationalité albanaise*, ayant bien voulu me le prêter, je m'empresse de vous l'envoyer. Vous pouvez le garder autant de temps qu'il vous sera utile.

Depuis la publication de la *Nationalité*, M. Joseph Ioubanij a fait paraître à Trieste (l'imprimerie du *Tergesteo*) un recueil de chants guègues, texte et traduction. Ces chants sont populaires, excepté *l'Étoile d'Albanie* (*Dora d'Istria*), qui est de M. Ioubanij. M. de Kada a publié aussi en Italie un autre recueil intitulé : *Poema nazionale*.

Chock-Wong, lettré de Tien-tsin, m'ayant adressé une ode, je serais bien aise d'en avoir une traduction exacte. N'avez-vous pas parmi vos connaissances quelque sinologue capable de la faire ?

Agréez, Monsieur le Professeur, l'expression de ma haute considération.

Dora d'Istria.

20.

Florence,
 21 décembre 1878.

Monsieur le Professeur,

Je crois que vous avez raison de choisir pour 1879 un titre appartenant à une langue comprise de tout le monde savant.

Il n'y a pas trop à se préoccuper des objections qu'on vous fait : „La critique est aisée, mais l'art est difficile“, disait Boileau, et un de ses contemporains, La Fontaine, a très spirituellement dramatisé cette pensée dans une de ses meilleures fables, *Le meunier, son fils et l'âne*.

Le meunier, après s'être fatigué à tenir compte de la „critique aisée“, s'apercevant enfin qu'il ne la contentera jamais, se décide à „faire à sa tête“.

Il le fit, et fit bien !

M. Mitko m'a écrit qu'il a reçu votre lettre, et il semble très satisfait de la sympathie que vous montrez pour son *Abeille albanaise*. Il a seulement regretté que l'état de ses yeux ne lui ait pas permis de vous répondre plus longuement. Il y a certainement du mérite, à son âge, après une existence à laquelle n'ont pas manqué les épreuves trop communes dans la vie orientale, à s'occuper, comme il le fait, de soustraire à l'oubli la poésie populaire et les traditions de sa terre natale.

Agréez, Monsieur le Professeur, l'assurance de mon parfait dévouement.

Dora d'Istria.

21.

Florence,
24 décembre 1878.

Monsieur le Professeur,

Je vous envoie la traduction que Mrs. Grace Ellis vient de faire de l'*Elenitza* d'Héliade dans le *Scribner's Monthly*. Le texte se trouve dans les *Poésies complètes* du poète national des Roumains, ainsi que l'*Ister*, dont le sujet est le même.

Je mets aussi sous ce pli les vers de Chock-Wong, dont vous avez l'obligeance de me promettre une traduction. Il va sans dire que vous pourrez publier cette traduction, soit dans votre revue, soit ailleurs. J'envoie avec les vers ses lettres, dont il me suffirait d'avoir la substance, une traduction littérale de ces lettres n'étant nullement nécessaire. Je ne sais pas si Chock-Wong sait une langue européenne, ce qui serait probablement nécessaire pour devenir votre collaborateur. Je prendrai des renseignements.

Si vous voulez m'envoyer la lettre de M. Mitko, je vous en ferai le résumé.

Je ne connaissais point l'*Illustriertes Conversations-Lexikon*. Oserais-je vous prier de me faire copier l'article *Dora d'Istria* et le titre complet de l'ouvrage? Cet ouvrage contient-il aussi un article *Ghica*, comme les dernières éditions des *Conversations-lexikons* de MM. Brockhaus et Meyer et l'*Encyclopédie* de M. Pierer?

Il est réellement difficile à une personne qui, comme vous et comme moi, vit fort loin de l'Allemagne, de publier un écrit en allemand. Pour moi, j'ai connu feu M. Brockhaus, mais je n'en pourrais pas dire autant de son successeur. D'un autre côté, je n'ai point pour le moment en Allemagne de correspondants assez actifs, ni assez au courant des affaires compliquées de la librairie, pour charger l'un d'eux de négociations avec les libraires.

Agréez, Monsieur le Professeur, l'assurance de mes sentiments bien dévoués.

Dora d'Istria.

22.

28 décembre 1878.

Monsieur le Professeur,

Mon intention, en vous envoyant les deux volumes du P. Camarda, était de vous les offrir. Quant au numéro de la *Revue des deux mondes*, vous pouvez le garder tant qu'il vous sera utile.

Au moment où va paraître la *Poésie persane*, la *Revue britannique* de Paris (décembre) publie une traduction de mes articles du *Penn's Monthly*, revue de Philadelphie, intitulés : *La Poésie des nations turques. — L'Empire persan* (1-ère partie). Cette étude est le pendant de la *Poésie persane* ; car j'y parle des peuples touraniens, qui jouent maintenant un si grand rôle dans l'Iran et dont la poésie populaire est supérieure à celle des Tadjiks (Aryens).

Elenitza (tel est le titre inscrit par Héliade lui-même sur mon album) a été déjà traduite en anglais, en albanais, en italien et en français (prose), mais jamais en allemand. Aussi j'apprends avec une vraie satisfaction que vous voulez bien, Monsieur, en faire une traduction allemande.

J'approuve beaucoup votre idée de donner un titre général aux divers travaux sur les Albanais. Ne pourrait-on pas mettre celui-ci : *Les Albanais dans la poésie et dans l'histoire*?

Pour „actualiser“ la *nationalité*, on pourrait y joindre quelques-uns

des chants les plus remarquables publiés, depuis l'apparition de cet écrit par G. De Rada, E. Mitko, D. Camarda et G. Ioubanÿ.

Votre projet de faire une courte introduction est aussi fort bon. Le dr. Jules Schwarz en a fait une aussi dans *l'Album Dora d'Istrianak ajálva* (Pest, 1868, Rautmann).

Je vous enverrai aussi dans quelque temps l'étude de M-me Grace Ellis. En attendant je vous envoie la *Rivista minima*.

Agréez, Monsieur le Professeur, l'expression de ma haute considération.

Dora d'Istria.

23.

Je, soussignée, autorise monsieur le dr. Hugó de Meltzl, professeur à l'Université de Kolozsvár, à publier une traduction allemande des écrits dont les titres suivent:

1. *La Grèce avant les Grecs* ;
2. *La Nationalité albanaise d'après les chants populaires* ;
3. *Gli Albanesi musulmani*.

Princesse Hélène Koltzoff-Massalsky.
(Dora d'Istria).

Florence, le 2 janvier
mil huit cent soixante-dix neuf.

24.

2 janvier 1879.

Monsieur le Professeur,

J'approuve complètement votre idée sur la destination à donner aux fonds qui pourraient provenir de la traduction des „Albanais“. Ce peuple si maltraité par la diplomatie européenne verra là une preuve de sympathie dont il sera certainement reconnaissant.

Je vous conseille de relire *Childe Harold*, soit pour votre introduction, soit pour le choix d'épigraphes qu'on pourrait mettre en tête de chaque partie du volume. Byron est au nombre des rares Occidentaux qui ont étudié chez eux les compatriotes de Scanderbeg et il a vu le pays et le peuple avec ce regard d'aigle qui n'appartient qu'au génie.

Je me propose, Monsieur, de vous envoyer les *Albanesi musulmani*.

Cet écrit n'a pas la prétention d'être complet, et il serait difficile de l'être sur un sujet encore si peu étudié. Il faudrait, en effet, parler de ces Albanais qui, en Égypte, ont relevé le trône des Pharaons, et de ceux qui, comme les Koeprili, ont arrêté la décadence de la Turquie. Des Koeprili, je me suis occupée dans la *Rivista europea*, ainsi que des poètes albanais de l'Empire des Sultans. Si je n'ai pas tout dit, j'ai, du moins, je le crois, ouvert une voie aux historiens de la nation albanaise. Tandis que j'y pense, je dois, Monsieur, vous signaler une faute d'impression dans la *Nationalité albanaise*. Le nom de M. Tocci, Albano-Italien, a toujours été imprimé Toci (p. 410).

Depuis la publication de la *Nationalité*, on a publié une sorte d'épopée sur la vie du célèbre *condottiere* du XVI^e siècle, Mercure Boua, dont le comte de Gobineau parle dans *La Renaissance*. Quoique cet ouvrage soit en grec, il a le mérite de peindre en traits vivants la vie d'un *condottiere* albanais.

En lisant votre lettre je n'ai pas compris votre hésitation à écrire en français.

Vous trouverez sous ce pli l'autorisation que vous me demandez.

Dans la Grèce avant les Grecs, j'ai suivi l'opinion, alors dominante, qui faisait des Ligures un rameau de la race ibérique. Il ne serait pas mal d'indiquer, dans une note, que les mots qui restent de l'idiome ligure semblent maintenant à la plupart des philologues avoir des racines âryennes.

Agréez, Monsieur le Professeur, l'expression de ma haute considération.

Dora d'Istria.

25.

4 janvier 1879.

Monsieur le Professeur,

J'ai reçu en fort bon état les exemplaires de la *Poésie des Persans*, que vous avez bien voulu m'envoyer. Vous n'êtes nullement en retard et vous n'avez nullement besoin de vous excuser. Vous m'aviez, en effet, annoncé l'arrivée du volume pour le commencement de l'année et il est arrivé le 4 janvier dès le matin. En outre, comme vous le dites fort bien, nous autres, Orientaux, nous ne serons en 1879 que dans quelques jours.

Sans doute je crois que l'Orient doit emprunter à l'Occident d'autres idées que les croyances soutenues par l'autocratie romaine. Mais repousser une réforme vraiment scientifique parce qu'un Pape en a pris l'initiative me semble dépasser la mesure.

Que l'année finisse ou qu'elle commence, nous sommes au temps des souhaits, trop souvent inspirés, ainsi que vous le faites remarquer, par une routine banale. Mais il n'en saurait être ainsi quand des travailleurs comme nous se souhaitent cordialement les forces nécessaires pour continuer bravement leur tâche.

Je vous remercie beaucoup, Monsieur, d'avoir bien voulu m'envoyer les extraits des dictionnaires allemands. Les livres nouveaux, surtout les livres écrits en langue allemande, sont fort rares en Italie. Sans doute les bibliothèques contiennent des masses de volumes, mais la plupart sont les oeuvres accumulées par l'oisieuse activité des Péripatéticiens du moyen-âge.

8 janvier.

J'aurais voulu que cette lettre partit plus promptement, et j'ai essayé plusieurs fois de la terminer. Mais j'ai été dérangée si souvent, en ce temps de visites, que je n'ai pu disposer d'un moment.

Agréez, Monsieur le Professeur, l'expression de ma haute considération.

Dora d'Istria.

26.

10 janvier 1879.

Monsieur le Professeur,

Je viens de recevoir de Tien-tsin des journaux de l'Inde et de la Chine, que je vous envoie. J'ignore naturellement ce dont il s'agit. Je suppose qu'ils sont envoyés par Chock-Wong, auquel j'ai le projet d'écrire, afin de savoir s'il peut être votre correspondant en Chine.

Agréez, Monsieur le Professeur, l'expression de ma haute considération.

Dora d'Istria.

P. S. Comme le journal de Bombay parle du *Râmâyana* et que j'ai écrit sur ce sujet, je suppose qu'il y est question de cette *Illiade de l'Inde*.

27,

8 février 1879.

Monsieur le Professeur,

Parmi les papiers sans nombre que je conserve, il m'avait été impossible jusqu'à présent de retrouver la traduction de l'ode de Chock-Wong. Je viens enfin de la découvrir et je vous l'envoie. Cette traduction est de M. Antelmo Severini, professeur à l'Institut des études supérieures. Dans le cas où vous en recevriez une autre, vous pourrez comparer les deux versions.

Agréez, Monsieur le Professeur, l'expression de mon parfait dévouement.

Dora d'Istria.

Je mets aussi sous ce pli le texte du *Palmier* traduit par M-rs Ellis et *L'Étoile de l'Albanie*, qui se trouve en tête de la collection des chants populaires de la Guégarie (Haute Albanie), publiés, à Trieste, par M. Joseph Ioubanij.

28.

Florence,
15 janvier 1879.

Monsieur le Professeur,

Je suis complètement de votre avis sur la marche à suivre pour la publication de mes études sur les Albanais.

Le plus pressé est évidemment, dans les circonstances, de publier *La Nationalité albanaise*, en se montrant, comme vous le dites fort bien, aussi accommodant que possible, sur les conditions, le temps n'étant nullement favorable à la librairie. Si l'on voulait attendre plus longtemps, l'attention générale, qui est portée sur l'Albanie, se tournerait vraisemblablement d'un autre côté. Il est donc essentiel de prendre possession de la question, quitte à lui donner, par des publications complémentaires, tout le développement qu'elle peut comporter.

Vous avez eu raison de prendre pour vos abonnés les douze exemplaires dont vous aviez besoin.

Tous mes exemplaires sont arrivés en très bon état et je vous remercie beaucoup.

Agréez, Monsieur le Professeur, l'expression de ma haute considération.

Dora d'Istria.

29.

Florence,
24 janvier 1879.

Monsieur le Professeur,

J'approuve complètement votre idée de publier dans votre revue la traduction de la *Nationalité albanaise d'après les chants populaires*.

J'ai reçu les deux intéressants volumes que vous avez bien voulu m'envoyer. La poésie des Tsigains est certainement une des plus curieuses de l'Orient. Quant à Schopenhauer, ses adversaires les plus ardents reconnaissent qu'il excelle dans les aphorismes. Ces deux volumes sont donc de nature à intéresser tous ceux qui cherchent dans l'étude autre chose que des faits cent fois répétés ou des banalités d'une rhétorique plus ou moins déclamatoire, qu'on prend pour de la philosophie.

Comme vous le disiez fort bien à propos de la fable „*Le Meunier, son fils et l'âne*“, les génies créateurs sont si rares que, pendant ces siècles, l'espèce humaine vit de quelques idées transformées de mille façons. Je me rappelle combien je fus frappée de l'originalité de la ballade roumaine, *Le Monastère d'Argis*, quand j'étudiais pour la *Revue des deux mondes* les chants populaires de la Roumanie; plus tard, en m'occupant de l'Albanie et de la Grèce, je l'ai retrouvée chez les Albanais et les Hellènes. En préparant pour la *Nuova Antologia* les matériaux des *Épopées asiatiques* j'ai pu me convaincre que l'Inde n'était nullement étrangère à la conception mise en oeuvre par la poésie populaire de l'Europe orientale.

Agréez, Monsieur le Professeur, avec tous mes remerciements, l'expression de ma parfaite considération.

Dora d'Istria.

30.

Florence,
10 mars 1879.

Monsieur le Professeur,

Je mets sous ce pli le résumé de la lettre de M. Mitko.

Il est certain que pour publier dans une revue allemande, par exemple dans l'*Unsere Zeit*, la traduction de la *Nationalité albanaise*,

il serait bon de compléter et d'actualiser cette étude, plusieurs collections ayant paru depuis qu'elle a été publiée.

Depuis que j'ai fait paraître dans la *Revue des deux mondes* la *Nationalité bulgare d'après les chants populaires*, on a aussi imprimé de nouveaux recueils, tels que celui d'un diplomate français, M. Dozon. Je ne connais pas celui de M. Rosen, mais je n'ai point l'intention de revenir sur ce sujet. Très neuf quand je l'ai abordé, il est complètement usé grâce aux fastidieuses déclamations panslavistes.

Vous pouvez fort bien, Monsieur, garder le *Scribner's Monthly*. Seulement je vous ferai remarquer que Mrs. Ellis, vivant si loin de notre Europe orientale, n'est pas exacte dans tous les détails.

M. Boghetti, rédacteur de l'*Antologia* de Rome, dont je crois vous avoir envoyé l'article, est un guide plus sûr. L'article „Dora d'Istria“, que publie dans sa nouvelle édition le *Pierer's Universal-Conversations-Lexikon* et qu'on vient de m'envoyer de Leipzig, est aussi d'une exactitude remarquable. Dans cet article on me loue de m'être occupée avec zèle de la poésie albanaise. M. Benloew, doyen de la Faculté des lettres de Dijon, qui, dans la *Grèce avant les Grecs* (Préface), parle de la même façon, prépare la publication d'un volume intitulé: *Études albanaises*. Je suppose qu'il s'agit des lectures qu'il a faites, l'année dernière, à l'Institut de France (Académie des Inscriptions).

Le petit poème d'Héliade a eu partout un vrai succès. Il donne en effet une fort juste idée de la nature du talent du poète national des Roumains.

Agréez, Monsieur le Professeur, l'expression de ma haute considération.

Dora d'Istria.

31.

Florence, 24 mars 1879.

Monsieur le Professeur,

J'avais déjà écrit à Chock-Wong à Tien-Tsin, pour lui faire part de vos intentions. Mais, comme je n'ai pas reçu de réponse, j'ai écrit à San-Francisco, où il a dirigé le journal chinois *L'Oriental*, afin de savoir s'il ne se trouve pas maintenant en Amérique.

Comme me le disait récemment un membre de votre Acadé-

mie, Chock-Wong sait fort bien l'anglais, et il pourrait fort bien correspondre avec vous dans cette langue. Il doit aussi savoir le français, s'il est vrai, comme le comte Géza Kuún me disait l'avoir lu dans un journal allemand, qu'il ait traduit en chinois un de mes écrits publié dans cette langue.

Une de mes amies d'enfance, la baronne Ida de Culoz, vient de publier à Venise un volume de poésies, complètement consacré à Florence (*Ein Mai in Florenz*). Ce volume fait un curieux contraste avec les derniers vers que m'a envoyés M-me Akermann, le poète français contemporain qui a le plus de goût pour les idées de Schopenhauer. Je ne sais jusqu'à quel point le dr. Fabian Philipp, l'auteur d'un article sur l'éducation, publié récemment dans la *Science politique* (1-er mars), partage ces idées. Mais il est certain que les théories pédagogiques de Schopenhauer ont toutes ses sympathies. Il pense comme vous que même ceux qui n'adoptent pas le système du philosophe de Francfort peuvent trouver dans ses écrits un grand nombre d'observations sagaces et de pensées profondes.

Toutes les fois que vous aurez une lettre de M. Mitko envoyez-la moi sans aucune cérémonie.

Je suis tellement habituée au grec, que je n'ai pas la moindre peine à faire un pareil résumé.

La biographie de M. Boghetti, que je crois vous avoir envoyée, a paru non pas dans l'*Antologia* de Rome, mais dans la *Rivista minima* de Milan.

Je vous ai envoyé les *Albanais en Roumanie*, et je vous prie de vouloir bien le garder.

Agréez, Monsieur le Professeur, l'expression de ma haute considération.

Dora d'Istria,

32.

Florence, 30 mars 1879.

Monsieur le Professeur,

J'aurais voulu vous remercier plus promptement du beau distique que vous m'avez envoyé; mais des épreuves que j'ai dû corriger et dont je ne pouvais pas retarder le départ ne m'ont pas laissé un moment pour vous écrire. Ces épreuves sont celles d'une étude sur le *Surnaturel dans le monde végétal*.

Je ne serais pas fâchée de savoir ce que vous pensez des distiques que je vous envoie. Parmi mes amies d'enfance de l'empire austro-hongrois, se trouvent deux *poetesse*. Le comte Kuún me disait que l'une d'elles, la baronne Joséphine de Knord, est assez appréciée dans son pays. L'autre, la baronne de Culoz, est l'auteur des distiques.

En vous envoyant, Monsieur, les *Albanesi in Rumenia*, mon intention était de vous offrir ce volume, dans lequel malheureusement ne manquent pas les fautes d'impression. Depuis qu'il a été publié ont paru bien des documents propres à compléter mes propres recherches. Un savant de la Bukovine, feu Hourmouzaki, a fait paraître bien des correspondances inédites sur la mort tragique de Grégoire III. Un diplomate français, Cyrille (le baron d'Avril), les a résumées dans son livre : *De Paris à l'Île des Serpents*. Le comte Prokesch-Osten a publié la correspondance du chevalier de Gentz avec Grégoire IV. Il a bien voulu m'envoyer les lettres de mon oncle qui n'ont pas paru dans la *Correspondance de Gentz avec les hospodars de Valachie*. J'ai moi-même découvert quelques documents de nature à modifier certaines appréciations. Ainsi il semble bien prouvé que Grégoire II aurait tenté d'obtenir l'appui de la papauté en promettant de reconnaître l'autorité du Pape. Ce fait est bien conforme à l'habitude qu'ont les Albanais de subordonner les questions religieuses aux questions politiques. Quant aux relations de Grégoire avec la Transylvanie, n'ayant pas dans les mains les sources magyares, j'ai dû laisser dans l'ombre plus d'un détail.

Agréez, Monsieur le Professeur, l'expression de ma haute considération.

Dora d'Istria.

33.

Florence,
7 avril 1879.

Monsieur le Professeur,

Je vous remercie beaucoup d'avoir bien voulu me communiquer la lettre de M. le professeur Schott et je suis très reconnaissante de la peine qu'il a bien voulu se donner pour moi. Veuillez lui exprimer toute la gratitude que m'a inspirée son extrême obligeance.

Les lettres de Chock-Wong deviennent intelligibles quand on se

rend compte de son existence agitée. Il est bien de Tien-Tsin, mais il a fondé en Amérique, à San-Francisco, un journal, *L'Oriental*, qu'il nomme dans son style asiatique : „Bureau d'intelligence“. Vous pouvez voir dans le dernier bulletin de la *Revue des deux mondes* (1-er avril) qu'un écrivain français vient de publier un livre sur les journaux, qu'il appelle aussi „bureaux d'esprit“ : les deux expressions sont bien soeurs.

Dans ce numéro de la *Revue des deux mondes*, l'Albanie tient une certaine place, car il commence par mon étude sur *Le Surnaturel dans le monde végétal* et il finit par une notice sur l'*Abeille* de M. Mitko.

Dans *L'Italie* de Rome (5 avril) vous trouverez, Monsieur, un article qui contient des renseignements assez curieux sur l'état des esprits en Toskarie (Albanie méridionale).

Malheureusement on a rarement l'occasion de signaler dans la presse des appréciations qui aient quelque valeur ; car pour la plupart des journalistes il semble que l'Albanie soit réellement dans la lune.

La République française a même découvert que la nationalité albanaise n'a jamais existé, appréciation grotesque dont le correspondant du *Journal des Débats* à Constantinople se moquait récemment sans oser pourtant dire que cette appréciation se trouve dans la feuille, fort répandue, de M. Gambetta. Les membres du Congrès de Berlin n'en savaient pas beaucoup plus long que l'ex-dictateur. En distribuant les territoires albanais à tous les voisins, il est clair qu'ils s'imaginaient partager des „provinces turques“. Tout ce qui est musulman est évidemment turc ! On ne s'est pas même aperçu que, parmi ces clans musulmans, il s'en trouvent des catholiques qui ne sont pas plus que les mahométans satisfaits d'être donnés à des gouvernements orthodoxes.

Agréez, Monsieur le Professeur, l'expression de ma haute considération.

Dora d'Istria

34.

Florence,

15 avril 1879.

Monsieur le Professeur,

Chock-Wong a bien envoyé l'éventail dont il parle dans sa lettre, et cet éventail est un ravissant spécimen de l'art de son pays.

Du reste, on sait assez maintenant que les artistes asiatiques ne méritent nullement le dédain avec lequel on en parlait autrefois.

L'art indo-persan a produit de véritables merveilles et les nations touraniennes ont aussi des oeuvres fort remarquables.

Comme j'ai eu une fois l'occasion de vous l'écrire, chaque peuple européen écrit les noms asiatiques à sa manière. Les Anglais écrivent Chock-Wong un nom que les Italiens, comme M. Severini, et les Allemands, comme M. Schott, écrivent à leur façon. Nos langues n'échappent pas non plus aux influences de la prononciation. Ainsi le professeur Schott écrit: apricot pour abricot.

Voici le titre complet du recueil de la Baronne de Culoz :
Ein Mai in Florenz,

Distichen

von

Z. von Claudio (Ida Brin de Culoz)

(Venedig, Druck von Marco Visentini, 1879 – Cöln und Leipzig, Heinrich Meyer.)

Le volume a 24 pages in -18. :

Villa Dora d'Istria.

in Via Leonardo da Vinci.

Einer Taube vergleichbar mit blendendem, weissem Gefieder,
Nistet in duftendem Grün, prachtvoll umgittert mit Gold,
Rosenumschlungen, die *Villa* mit hold melodischem Namen,
Welche, berühmt in der Welt, klangvoll das *Tusculum* nennt.

Rosen und Lorbeer

an Dora d'Istria.

Keines Jugend so arm, es blühten ihm einige Rosen.
Aber den meisten verbleibt bald nur der Strauch und der Dorn;
Wenigen wahrts ums Haupt der reichlich spriessende Lorbeer
Noch den rosigen Duft, wenn auch die Rose verblüht.

Nach manchem Jahr.

Da ich wieder Dich sah, versanken zur Lethe die Jahre.
Eine Erscheinung war's, wie sie nur Seligen wird.
Wieder erwachte um mich der Jugend unnennbarer Zauber;
Lieblich im jubelnden Glück, schön noch im heiligen Schmerz.
Pour le moment je ne crois pas nécessaire que vous vous donniez

la peine, Monsieur, de faire faire ces recherches sur les relations des Ghika avec la Transylvanie. Quand je m'occuperai d'une édition française des *Albanesi*, il sera temps d'y songer.

Au moment où votre lettre me rappelait la fin prématurée de plusieurs Ghika, une dépêche m'annonçait la mort de la soeur de Grégoire IV et d'Alexandre X. Mais ma tante Pulchérie avait atteint un âge avancé, puisqu'elle a survécu aux nombreux enfants du grand-bano Dimitri. Les tribulations n'ont pas été épargnées à cette génération. Puisse celle qui la remplace avoir une meilleure destinée ! Mais l'horizon de l'Europe orientale ne semble pas lui promettre un avenir bien serein.

J'ai fait lire votre distique au prof. de Gubernatis, qui en a été tellement enchanté qu'il a voulu en avoir une copie.

Agréez, Monsieur le Professeur, l'expression de ma haute considération.

Dora d'Istria

P. S. Je viens de recevoir la belle traduction du *Danube d'Héliade*. Il est, à mon avis, impossible de faire mieux.

35.

Florence,
Villa d'Istria,
Via Lionardo da Vinci,
14 octobre 1879.

Monsieur le Professeur,

Je vous écris quelques mots à la hâte, car je souffre d'une forte grippe, résultat probable de mon voyage.

Je consens volontiers aux arrangements que vous voulez bien me proposer pour la *Vie klephtique dans l'Empire persan*. Les cinquante exemplaires que vous avez l'intention de m'envoyer seront très suffisants.

Je suis d'avis de mettre seulement mon pseudonyme, qui s'est tellement substitué à mon nom que je ne reçois plus guère de lettres adressées à la princesse Koltzoff-Massalsky. Mes frères eux-mêmes l'emploient dans leurs télégrammes qui, envoyés dans divers pays, arrivent toujours; adressées à Naples ou seulement en Italie, elles sont arrivées ici à bon port, ce qui n'aurait pas eu lieu, certainement, si l'adresse avait porté le nom de Koltzoff-Massalsky.

A mon retour j'ai trouvé dans le *Tour du monde* (XIX-e année no. 970, 9 août, fait-divers) l'article sur Tchock-Wong que cette revue, comme elle le dit elle-même, emprunte en entier au *Journal de littérature comparée*.

Je remettrai de votre part à M. de Gubernatis le *Livre des Gatos*.

Agréez, Monsieur le Professeur, l'expression de ma haute considération.

Dora d'Istria.

36.

Florence,
20 avril 1879.

Monsieur le Professeur,

J'aurais voulu vous remercier plus promptement de votre excellente traduction d'*Eleniza* ; mais j'ai été constamment dérangée ces jours derniers. Si elle vous satisfait moins que *Le Danube*, la faute n'en est point au poète, mais au caractère si différent des deux langues. La majesté de l'allemand, qui va si bien au caractère d'une pièce, ne se prête pas autant au genre de l'autre. Mais vous avez triomphé d'une pareille difficulté.

Je crois que vous avez raison de penser qu'un article assez court dans le *Journal de littérature comparée* sur la poésie populaire des Albanais préparerait fort bien les esprits à un travail plus complet. Ce que vous me dites sur cette question m'a rappelé que je ne vous avais pas encore envoyé les titres des collections de chants publiés par les Albanais depuis que la nationalité albanaise a vu le jour. Voici ces titres : Girolamo de Rada, *Rapsodia d'un poema albanese*, Florence 1866 ;

Demetrio Camarda, *Appendice al saggio di grammatologia comparata sulla lingua albanese*, Livorno, 1864.

Giuseppe Ioubanij di Scutari, *Raccolta di conti popolari albanesi*, Trieste, 1871.

Il est arrivé pour les chants albanais ce qui est arrivé pour les chants de la Petite Russie. Le cycle de Kiev se retrouve dans la Grande Russie, où la colonisation l'a transporté. De même les meilleurs chants albanais se retrouvent dans les colonies italiennes.

Agréez, Monsieur le Professeur, l'expression de ma haute considération.

Dora d'Istria.

37.

Florence,
29 avril 1879.

Monsieur le Professeur,

Le Tour du monde de Paris, qui, comme je vous l'ai dit, est publié en onze langues, donne (no. 949, 15 mars), sous ce titre : *La Perse*, plusieurs extraits du *Journal de littérature comparée* :

1-er extrait : „Depuis les temps les plus anciens, etc. (Dora d'Istrie. Le titre magyar. Ces longs mots hongrois veulent dire *Journal de littérature comparée*).

2-e extrait : „Si la nation iranienne“, etc. (D. d' I., le titre magyar).

3-e extrait : „Les Bakhtiari“, etc. (D. d' I., titre magyar).

4-e extrait : „La grande tribu des Mamaceny“, etc. (D. d' I., titre magyar).

5-e extrait : „L'Asie centrale est le pays de l'aridité“ (D. d' I., titre magyar).

6-e extrait : „Nous nous figurons trop volontiers“ etc. (D. d' I., titre magyar).

Je viens de décrire Rapallo, dont ce travail porte le nom, dans la *Revue géographique internationale* de Paris (no. 38, *Souvenirs du golfe de Rapallo*, 1870-1878).

Vous avez raison, Monsieur, de dire que M. Mitko aurait bien fait de joindre une traduction aux contes albanais qu'il a publiés. Heureusement M. de Rada, Camarda et Ioubanij ont traduit en italien les chants que contiennent leurs recueils, recueils dont je vous ai envoyé le titre dans ma dernière lettre.

Je mets sous ce pli l'article du *Temps* sur mon article de la *Revue des deux mondes*.

Le titre grec de l'ouvrage sur les chants de Rhodes est „Alphabet de l'amour“.

J'ai supposé que je pouvais garder la traduction des lettres de Chock-Wong du professeur Schott, dont je vous renvoie la lettre ; si je m'étais trompée, je vous prierais de me le dire. Je renouvelle au savant et excellent professeur mes remerciements bien sincères pour son obligeance et pour sa traduction.

Agréez, Monsieur le Professeur, l'expression de ma haute considération.

Dora d'Istria.

38.

Florence,
29 avril 1879.

Monsieur le Professeur,

Le dialecte hydriote est parlé dans l'île d'Hydra, colonisée dans l'antiquité par les Samiens, et je ne crois pas qu'il soit sorti de cette île, où il a dû commencer à se développer à l'époque de l'établissement des Albanais au XV-e siècle (1470). Au temps de la guerre de l'indépendance, fidèles aux souvenirs guerriers de leurs aïeux, ces Albanais se signalèrent aux premiers rangs des défenseurs de la Grèce.

On sait que l'Albanie a donné à la Grèce moderne ses héros populaires, les Botzaris, les Kanaris, les Miaoulis, etc.

Dans la *Géographie* d'Elisée Reclus (l'Europe méridionale) on trouve une curieuse carte qui indique les populations albanaises du royaume hellénique.

Tout ce que dit Schopenhauer de l'importance du titre est parfaitement vrai. Il est vraiment fâcheux que *Polydora* ait été employé, mais ne serait-il pas possible de s'en servir en y ajoutant un épithète? Comme par exemple *Nea*, etc. Sans doute il ne faut pas qu'un titre soit trop long, mais deux mots ne dépassent nullement la mesure.

Agréez, Monsieur le Professeur, l'expression de ma haute considération.

Dora d'Istria.

P. S. Je ne connais pas George Doira; mais, si vous le désirez, je puis prendre des informations.

39.

Florence, 30 avril 1879.

Monsieur le Professeur,

Le grand poète de l'Amérique, Henri Longfellow, a eu l'obligeance de m'envoyer un article du *Boston Daily Advertiser*, un des principaux journaux américains, intitulé *Writings of the Princess Dora d'Istria*. J'en extrais ce qui regarde le *Journal de littérature* comparée: „*La Poésie des Persans sous les Khadzars is a picture*

of the manners and customs of the Aryan element of the Persian nation under the reign of the three last kings of Iran. This appeared in French in the *Journal de Littérature Comparée*, a review of Clausenbourg in Hungary. All of this series of reviews and studies are full of value and permanent interest, as a contribution to our knowledge of oriental literature".

Agréez, Monsieur le Professeur, l'expression de ma haute considération.

Dora d'Istria.

40.

Florence, 7 mai 1879.

Monsieur le Professeur,

Vous pouvez fort bien vous servir des lettres de Chock-Wong pour compléter la traduction de ses vers. Je regrette que les lettres que je lui ai adressées pour lui proposer de devenir un des collaborateurs du *Journal de littérature comparée* soient restées sans réponse jusqu'à présent. J'ai écrit à la fois à Tien-tsin et à San-Francisco.

Mais tout me porte à croire qu'il n'a rien reçu.

Très poli, comme tous les citoyens de „l'Empire du Milieu", il n'aurait pas manqué de répondre. Mais la Chine actuelle cède au mouvement qui transforme „l'immobile Orient" et on peut maintenant dire du Chinois ce qu'un chant albanais dit des compatriotes de Scander-beg: „Aujourd'hui à Bender, demain à Buda".

Longfellow m'a bien envoyé l'article du journal de Boston, mais je ne crois pas qu'il en soit l'auteur.

Vous n'avez pas, Monsieur, à vous préoccuper un seul instant de la rédaction de vos lettres.

Quand on travaille comme vous les faites, on a vraiment bien d'autres choses en tête!

Je vous remercie d'avoir bien voulu m'envoyer l'écrit de M. le professeur Brassai, dont le savoir est apprécié de tous les lecteurs du *Journal de littérature comparée*.

M. Mitko m'écrit que dorénavant il vous écrira en français. Il ferait bien, en effet, dans ses correspondances avec l'Europe de renoncer au grec moderne, qui est compris de si peu de person-

nes. Il prépare le second volume de son *Abeille*, quoiqu'il ne soit pas encore guéri de son ophthalmie, maladie assez grave en Égypte.

Agréez, Monsieur le Professeur, l'assurance de ma haute considération.

Dora d'Istria.

41.

Florence, 11 mai 1879.

Monsieur le Professeur,

Je complète les détails que je vous ai donnés sur le dialecte d'Hydra.

Ce dialecte est un des plus altérés, car il a fait bien des emprunts au grec moderne. Les dialectes de la Grèce Continentale n'en diffèrent pas essentiellement. On peut donc le considérer comme le type de l'albano-hellénique.

Lebrun, membre de l'Académie Française, avait comme Müller célébré avec bonheur l'intrépidité des marins d'Hydra. M. Max Müller, l'éminent professeur d'Oxford, me rappelait lui-même dans une de ses lettres les poésies philhellènes de son père. Ce savant orientaliste, dont j'apprécie particulièrement les talents, est venu me voir quand il a fait son voyage en Italie. Depuis qu'il est retourné en Angleterre, il a eu le malheur de perdre une fille qu'il aimait tendrement et il a été profondément affecté de cette mort.

Agréez, Monsieur le Professeur, l'expression de ma haute considération.

Dora d'Istria.

42.

Florence, 15 mai 1879.

Monsieur le Professeur,

Vous pouvez fort bien me renvoyer les lettres chinoises. Je tenais moins à en avoir le texte exact que le sens.

Or, après ce que nous a écrit M. Schott et que j'en ai saisi par M. Severini, de nouveaux renseignements ne me sont point nécessaires.

Agréez, Monsieur le Professeur, l'expression de ma haute considération.

Dora d'Istria.

43.

Florence, 28 mai 1879.

Monsieur le Professeur,

Si votre santé s'est si mal trouvée du climat de la Transylvanie, elle ne se serait pas mieux arrangée du déluge que nous avons en Italie depuis le mois d'octobre. Le mois de mai est particulièrement désagréable et nous avons même eu une terrible grêle, qui m'a brisé une quantité de fleurs.

L'article du *Boston Daily Advertiser*, dont je vous ai parlé, vient d'être traduit par *L'Estafette* (Rome, Naples, 22 mai). Voici le passage qui concerne le *Journal de littérature comparée*. Après avoir parlé de la *Poésie des Turcs orientaux*, de la *Poésie des nations turques*, la feuille de „l'Athènes américaine“ ajoute :

„Son tableau de la poésie des populations qui sont de même race que les Européens est complet et brillant. *La Poésie des Persans sous les Khadjars* est une peinture des moeurs et des coutumes de cet élément aryen de la nation persane sous le règne des trois derniers rois de l'Iran ; ce travail a paru en français dans le *Journal de littérature comparée*, une revue de Kolozsvár en Hongrie. Cette série de recherches et d'études a une valeur et un intérêt permanent, parce qu'elle augmente notre connaissance de la littérature orientale.“

Il est aussi question du *Journal de littérature comparée* dans la dernière livraison du *Dizionario biografico degli scrittori contemporanei*, que publie M. de Gubernatis, professeur à l'Institut des études supérieures :

„Il Brassai... dirige col dottor Hugo di Meltzl in Kolozsvár una Rivista poliglottica delle letterature straniere“ (art. Brassai).

A propos de M. Brassai, je me rappelle que vous m'avez dit qu'il possède à fond la *Revue des deux mondes*. Peut-être pourrait-il vous dire quelle année et quel mois a paru l'article sur les fouilles faites en Égypte par Mariette-bey. Comme cet article a vu le jour depuis la publication de la table (1873), je n'ai pu encore le retrouver. Si j'avais la mémoire de Mariette sur le tombeau des Apis, je m'en passerais facilement. Rien ne semble plus aisé que de trouver ce qui regarde le culte des animaux en Égypte et aussi dans l'Inde, et cependant les renseignements sont assez rares.

Ne vous donnez pas la moindre peine pour retrouver la carte postale de la baronne de Culoz, dont je n'ai aucun besoin.

J'aurais voulu écrire plus promptement au professeur Schott, mais j'ai été indisposée quelques jours. Ma lettre est partie hier.

L'Aurora, revue de Modène, a traduit quelques pages de la *Poésie des Persans sous les Khadjars*.

Agréez, Monsieur le Professeur, l'expression de ma haute considération.

Dora d'Istria.

44.

Florence, 1 juin 1879.

Monsieur le Professeur,

J'ai bien reçu les lettres de Tchock-Ouang. Quant au journal hindou, vous pouvez le garder autant qu'il vous plaira.

Je ferai mon possible pour retrouver Tchock-Ouang, convaincue comme vous que les relations intellectuelles entre les différentes civilisations peuvent contribuer très efficacement au progrès du monde.

Le printemps italien continue d'être fertile en désastres. L'eau au Nord, le feu au Sud, les volcans et les fleuves se montrent également redoutables, les calamités favorisent le développement des émigrations, et le paysan italien, jadis si attaché au sol de la féconde „Terre de Saturne“, tourne de plus en plus ses regards vers l'Amérique du Sud. Plusieurs vont jusque dans l'Océanie.

Il avait été même question de coloniser la Nouvelle Guinée, mais les chefs de l'entreprise, l'ont abandonnée au moment où tout le monde croyait à sa prochaine réalisation.

Agréez, Monsieur le Professeur, l'expression de ma haute considération.

Dora d'Istria.

45.

Florence, 29 juin 1879.

Monsieur le Professeur,

Je vous envoie une traduction du *Fou* de Petöfi, que je viens de recevoir de Sicile. Dans les commencements du mois prochain, le 8 probablement, je partirai pour Rapallo (Province de Gênes), afin d'y prendre les bains de mer. Mon intention est de

rester jusqu'aux premiers jours d'octobre sur les bords de la Méditerranée. M. de Gubernatis, qui est venu me voir hier, m'a dit que la quatrième livraison de son Dictionnaire, contenant la fin de la lettre C, verra le jour seulement le premier de juillet. Nous sommes donc encore assez loin du D. Je ne pense pas que M. de Gubernatis attende une véritable biographie des auteurs sur lesquels il voudrait avoir des renseignements. Il ne leur demande aucune appréciation, mais de simples dates et des faits qui appartiennent essentiellement à la publicité, comme le jour de leur naissance, l'époque à laquelle ils ont été chargés de telles ou telles fonctions, le nom des journaux dans lesquels ils écrivent, la liste de leurs travaux, etc.

On dira que rien n'est plus facile que d'avoir des détails de ce genre sans s'adresser aux écrivains eux-mêmes.

Il ne semble pas qu'il en soit ainsi, si l'on tient compte des inexactitudes de tout genre qui fourmillent dans les dictionnaires biographiques. Je me borne à citer un fait personnel. On me fait généralement naître le 22 janvier, sans penser que le 22 janvier, vieux style, correspond au 3 février, nouveau style. Il n'est donc pas extraordinaire que les auteurs des nouveaux dictionnaires, voulant faire mieux que leurs prédécesseurs, prennent plus de précautions pour être à peu près exacts dans l'exposition des faits essentiels. Quant à ce qui regarde la bibliographie, toutes les personnes qui étudient, professeurs et gens du monde, doivent désirer ces indications précises que les auteurs seuls peuvent donner. La question des portraits prête beaucoup plus à la discussion, mais elle n'a qu'un intérêt secondaire. Elle offre en Italie des difficultés particulières, parce qu'on n'y a pas ces excellents graveurs sur bois que possèdent Leipzig, Londres et Paris.

En outre, elle a l'inconvénient de pouvoir être, malgré les déclarations réitérées de M. de Gubernatis, considérée comme un *criterium* exclusif de la valeur des écrivains.

Je reçois à l'instant une lettre de M. Mitko, qui se prépare à vous envoyer des vers albanais. Je viens de faire une nouvelle tentative pour retrouver Tchock-Ouang.

J'aime à croire qu'elle réussira mieux que les autres.

Agréez, Monsieur le Professeur, l'expression de mes sentiments bien dévoués.

Dora d'Istria.

46.

Rapallo,
Provincia di Genova,
13 juillet 1879.

Monsieur le Professeur,

J'avais bien supposé que les deux exemplaires du *Pazzo* s'étaient croisés en route. Je m'étais empressée de vous envoyer le mien, supposant que vous seriez bien aise de voir la réputation de votre poète national s'étendre dans cette lointaine Sicile, qui ressemble un peu à l'Arabie infranchissable de Victor Hugo, où le nom des écrivains étrangers se popularise si lentement et si difficilement. Le comte toscan Libri, dans son *Histoire des sciences mathématiques en Italie*, prouve que la conquête romaine a porté au florissant pays d'Archytas et d'Archimède un coup dont il ne s'est jamais relevé. J'ai reçu, quelques jours après mon arrivée à Rapallo, la première feuille du volume dont vous préparez la publication. Cette feuille et les détails que vous voulez bien me donner dans votre lettre, Monsieur, prouvent quel sera l'intérêt de cet ouvrage, qui ne saurait manquer d'être accueilli très favorablement. Quand nous aurons retrouvé Tchock-Ouang, ne serait-il pas bon de chercher un correspondant au Japon ?

Une de mes amies de Vienne ayant des relations avec quelques citoyens de „l'empire des sources du soleil“, serait probablement en mesure de nous découvrir ce correspondant. Si cette idée vous sourit, je m'occuperai volontiers de la réaliser.

Vous aviez pensé, si je ne me trompe, à un correspondant en Perse. Un diplomate français, le comte de Rochechouart, qui a vécu dans cet empire, aurait pu vous fournir d'utiles renseignements. Malheureusement il vient de mourir en Amérique, de la fièvre jaune. Le comte de Gobineau, qui a été ministre de France à la Cour „du roi des rois“, qui est maintenant, je crois, ministre à Stockholm, et qui est un des Européens qui connaissent le mieux l'Asie centrale, vous donnerait probablement des indications. Je regrette de n'avoir pas pensé à M. de Khanikoff, mort récemment à Paris. M. de Gubernatis dans sa *Mythologie zoologique* parle du cheval mythique des Magyars, Tatos. J'ai été surprise des analogies qui existent entre ce mythe et le mythe des Turcs persans, tel qu'on le trouve dans les improvisations du célèbre bandit Kour-Oglou,

Connaissez-vous, Monsieur, quelques écrivains qui se soient occupés de la mythologie des animaux chez les Magyars? Il me semble que chez ce peuple de cavaliers le cheval doit jouer dans les mythes le même rôle que le taureau chez les pasteurs qui figurent dans les admirables hymnes du *Rig-Véda*. L'oiseau royal, aigle, faucon, autour, n'occupe pas non plus, je crois, une place secondaire dans les antiques croyances du royaume de saint Étienne.

Agréez, Monsieur le Professeur, l'expression de ma haute considération.

Dora d'Istria.

47.

Rapallo,
Provincia di Genova,
24 juillet 1879.

Monsieur le Professeur,

Je vous envoie une traduction des vers de M. Mitko. Le sens de quelques passages laisse bien quelques doutes, mais j'ai cru qu'il valait mieux vous envoyer la traduction la plus promptement possible, pour vous permettre de vous faire une idée de l'ensemble, que de s'attarder à éclaircir certains points d'une importance fort secondaire. Il y a bien quelques allusions politiques, comme dans toute *Lamentation* pareille à celle de Jérémie, sur la triste situation d'un pays qui semble marcher à sa ruine. Mais la substance, comme le titre l'indique, est une exhortation adressée aux Albanais pour leur montrer jusqu'à quel point ils ont eu tort de ne jamais penser à réveiller chez eux la vie intellectuelle.

Ce morceau est, comme vous le dites fort bien, un peu long pour le *Journal*. D'ailleurs il ne gagnerait qu'à être concentré. En effet, il n'y a aucune proportion entre ce que l'auteur dit de l'hellénisation projetée d'une partie de la Toskarie et la slavisation de plusieurs provinces de la Guégarie, envahies, grâce au traité de Berlin, par le Monténégro, la Serbie et la Bulgarie, comme, dans le partage de la Pologne, ceux qui méritent le plus de reproches ne sont-ils pas ceux qui ont conçu un plan inique et qui ont fini par le faire accepter des Puissances? Votre traduction allemande du petit poème des *Albanesi* est excellente, et j'en ai été enchantée. Je vous remercie, Monsieur, d'avoir bien voulu me l'envoyer.

Depuis une quinzaine de jours je suis en Ligurie. Quand j'ai quitté Florence, j'étais loin d'être contente de ma santé. Mais, comme à l'ordinaire, l'air de la mer et les bains me font beaucoup de bien.

Agréez, Monsieur le Professeur, l'assurance de ma haute considération.

Dora d'Istria.

48.

Rapallo,
Provincia di Genova,
2 août 1879.

Je vous envoie un article sur le kleptisme en Perse. J'ai pensé que, dans un moment où l'Asie centrale continue d'attirer l'attention à cause du rôle qu'elle jouera sans doute dans la lutte des deux États qui se disputent l'immense continent asiatique, cette étude sur les causes qui ont fini par réduire à l'impuissance les successeurs de Cyrus aurait peut-être de l'intérêt pour vos lecteurs. La plus grande partie en est empruntée à cette poésie populaire dont vous leur avez appris à apprécier l'importance vraiment exceptionnelle.

Ce travail étant beaucoup trop étendu pour entrer dans un seul numéro, vous voudrez bien, Monsieur, le partager en autant d'articles qu'il sera nécessaire. Je vous prie surtout de ne pas vous croire obligé de le publier immédiatement.

Agréez, Monsieur le Professeur, l'expression de ma haute considération.

Dora d'Istria.

49.

Rapallo,
Province de Gênes,
21 août 1879,

Monsieur le Professeur,

Je vous envoie la traduction française du chant consacré à la catastrophe célèbre dans l'histoire de l'Albanie du XIX-e siècle sous le nom de *Guet-apens de Monastir*, M. Poujade, consul de

France à Ianina, qui en tenait le récit des contemporains, le raconte dans *Turcs et Chrétiens* (Paris, Didier), ouvrage qui contient plus d'un renseignement utile sur l'Albanie contemporaine. Si je l'avais eu sous les yeux, j'aurais pu éclaircir quelques détails qui sont assez obscurs. Dans le cas où vous vous décideriez à publier la traduction française des vers de M. Mitko, cette traduction devrait rester anonyme. Mais, comme elle a été faite fort rapidement, uniquement pour vous donner une idée du sujet, je crois bon de vous répéter que je n'en garantis pas la parfaite exactitude.

La Gazette rose, revue de Paris, a reproduit un long passage de la *Poésie des Persans sous les Khadjars*, et la *Comedia, revue de Florence*, a traduit ce passage.

Vous avez raison de dire, Monsieur, que les vers de M. Mitko, réduits à la partie essentielle, ne peuvent pas être considérés comme une poésie politique proprement dite. Tout peuple a, en effet, le droit de faire valoir jusqu'au dernier moment son droit à l'existence. Vous êtes aussi parfaitement dans la vérité quand vous affirmez que, lorsqu'on reconnaît ce droit aux Bulgares, on ne voit pas pour quel motif on le refuserait aux compatriotes de Scander-beg. La Sainte-Alliance et le Congrès de Vienne ont agi d'une manière parfaitement logique. Ne reconnaissant que le droit des souverains, „la légitimité“, comme on disait alors, ils pouvaient distribuer les peuples comme des troupeaux. Mais, le congrès de Berlin, quel principe peut justifier ses décisions? Il accepte le principe des nationalités quand il s'agit des Slaves, Monténégrins, Bulgares, etc., il le foule aux pieds quand il s'agit des nations pélagiques? Si l'Albanie est dépécée en morceaux au profit de ses voisins, Serbes, Monténégrins, etc., la seule chose qu'on puisse dire pour justifier cette politique inique est que les Albanais n'ont pas été défendus par ceux qui avaient tant de raisons de soutenir leur cause. Puissent-ils ne pas payer cher cette funeste imprévoyance! Quand la Maison d'Ucalégon brûle – *proximus ardet Ucalegon* –, ses voisins ont mille raisons de craindre pour leur sécurité.

Agréez, Monsieur le Professeur, l'assurance de ma parfaite considération.

Dora d'Istria.

1. Arslan-bey et Vély-bey
2. En ont fait le serment.

3. Ils iront à Monastir,
4. Pour demander leur paie.
5. Si on ne la leur donne pas d'une bonne façon,
6. Ils brûleront Monastir.
7. Le vizir fit un banquet :
8. Il invita Arslan et Vély.
9. Arslan-bey dit une parole :
10. Va le premier à Vély-bey ;
11. Parce que pour le vizir tu es comme un fils :
12. Un père ne tue pas son fils.
13. Vély-bey fut contrarié.
14. Arslan dit : sois sans peur.
15. Quand ils tirèrent les premiers coups de fusil,
16. Arslan-bey fit danser son cheval ;
17. Quand ils tirèrent une seconde fois,
18. Arslan-bey ouvrit les yeux ;
19. Quand ils tirèrent une troisième fois,
20. Arslan-bey vint pour sauter.
21. Dans le *Dhiovat* de Monastir,
22. Arslan-bey monte sur un cheval blanc.
23. Fuis, fuis ce maudit cheval ;
24. Parce que Kior-Pacha vient lui-même.
25. Ils ont dit au *Sadrizam* ¹ :
26. Arslan-bey s'est sauvé vivant.
27. Hâtez-vous vers Kior-Pacha :
28. Arslan-bey, je le veux vivant.
29. Regardez Kior-pacha.
30. Comme il a replié le bras,
31. Tenant la lance d'un côté,
32. A cause de Vély et d'Arslan.
33. Où vas-tu, ô barbare ?
34. Je rôde pour toi, ô Albanais,
35. Selon l'ordre du Sultan Mahmoud ².
36. O intelligent Vély-bey,
37. Pourquoi nous as-tu fait tomber dans une embuscade ?

¹ Grand-Vizir.

² Mahmoud II,

50.

Rapallo,
(Provincia di Genova),
4 septembre 1879.

Monsieur le Professeur,

L'habitude que j'ai d'étudier les chants populaires historiques m'a donné la conviction que pour les comprendre il faut connaître toutes les circonstances essentielles de l'événement dont il est question. Or il n'existe à ma connaissance qu'un récit un peu détaillé du guet-apens de Monastir, et ce récit, je ne l'ai pas ici, et je n'en ai même qu'un souvenir des plus vagues. Je n'ai donc pas pour le moment ce qu'il faudrait pour éclaircir les passages que vous me signalez avec raison comme fort obscurs. Il n'est nullement certain, du reste, que ces passages puissent être complètement éclaircis. Souvent les chants albanais sont excessivement obscurs, et l'auteur semble avoir voulu „cacher les belles choses qu'il pense“.

Comme vous l'avez supposé, Monsieur, le nom d'Arslan signifie lion. Les Turcs l'emploient volontiers comme nom et comme surnom. Le célèbre Ali-Pacha, vizir de Ianina, était très flatté quand on lui donnait le surnom d'Arslan. Les épopées hindoues affectionnent aussi le surnom de lion appliqué au souverain, tout en le remplaçant volontiers par celui de tigre. „Lion des princes“ ou „tigre des princes“ sont des expressions employées sans cesse par Vyasa et par Valmiki.

Je n'ai ici ni l'*Abeille* de M. Mitko, ni aucun ouvrage albanais. Je n'ai emporté aux bains que les livres qui pouvaient m'être utiles pour la question dont je m'occupe. Je ne puis donc faire aucune recherche sur Théodoros d'Elbassan. Je vous conseille de vous adresser à M. Mitko pour sa biographie.

Sans doute votre travail, Monsieur, serait fort bien placé dans la *Gazette de l'Allemagne du Nord*. Malheureusement les journaux officiels se préoccupent moins de l'intérêt et de l'importance des questions que de la ligne suivie par leur gouvernement. Ainsi *La République française* et *Le Journal des Débats* n'ouvriraient certainement pas leurs colonnes à un écrivain qui aurait traité un pareil sujet. Par le temps qui court on a donc beau vouloir rester étranger à la politique et se préoccuper avant tout des intérêts de la

science ou des lettres. La politique a tellement tout envahi que nous faisons, et que nous sommes, bon gré, malgré, obligés de compter avec elle.

Une de mes amies de Vienne, qui a des relations avec l'ambassade de „l'Empire des sources du soleil“, a supposé que M. Carlos de Gageron pouvait, dans sa position, vous être utile pour la littérature japonaise. Reste à savoir, comme vous le dites avec raison, si par la tournure de son esprit et ses habitudes intellectuelles il aura de l'aptitude à vous fournir de travaux qui soient en rapport avec le plan de votre journal.

Pour la Chine, je voudrais toujours vous découvrir un véritable lettré chinois. Aussi je viens d'écrire à Péking à un ami qui s'y trouve maintenant pour le prier de faire des recherches.

Le Ghika dont vous me parlez, Monsieur, est le *beyzadé* Dimi-tri, fils de mon oncle et parrain Grégoire IV, prince de Valachie, dont vous trouverez l'histoire dans les *Albanesi*; le cousin germain a joué lui-même un rôle politique, comme président du Conseil des ministres et de la Chambre des députés.

Agréez, Monsieur le Professeur, l'expression de ma haute considération.

Dora d'Istria.

51.

Rapallo, 6 octobre 1879.

Monsieur le Professeur,

Je vous envoie l'article sur la *Vie klephtique dans l'Empire persan*, après l'avoir relu plusieurs fois avec le plus grand soin.

Je quitte la Ligurie le 8 au matin et je serai à Florence le soir du même jour.

J'avais bien remarqué dans un des précédents numéros du „Journal“ un extrait d'une de mes lettres sur la mythologie animale. Dans notre Europe orientale on ne s'est guère occupé jusqu'à présent de ce genre d'études. M. Politis n'a pas encore publié la partie de sa *Mythologie Néo-hellénique* qui regarde les animaux, mais je sais qu'il en a déjà rassemblé les matériaux.

Chez les Magyars, chez les Roumains et chez les Slaves du Sud je ne crois pas que l'attention des érudits se soit encore dirigée de ce côté. Les Allemands, comme toujours, ont tellement de-

vancé les autres peuples que ceux-ci auront fort à faire quand ils voudront les rejoindre.

J'ai lu avec intérêt dans le *Magyar Növénytoni Lapok* les détails relatifs au végétal qui portera le nom honoré de votre collègue M. le professeur Brassai.

Je suis très fière, pour mon compte, de ce qu'un des plus beaux phlox de l'horticulture parisienne ait reçu depuis longtemps le nom de Princesse Ghika.

Agrez, Monsieur le Professeur, l'expression de ma haute considération.

Dora d'Istria.

52.

Florence,
5 novembre 1879.

Monsieur le Professeur,

Grâce au temps, qui a été constamment magnifique, par conséquent fort différent de ce qu'il était dans le lugubre automne de 1877, j'ai pu me débarrasser assez promptement de ma grippe. A Florence, on est fort exposé à ce genre d'indisposition, à cause des brusques changements de temps.

Dans cette chaude vallée de l'Arno, tout à coup un courant polaire se précipite par la brèche des Apennins ouverte derrière Pistoia, et l'on se trouve subitement glacé jusqu'à la moëlle des os.

Hier matin, on étouffait; cette nuit il y a eu de la gelée.

Comme les indigènes ne se préoccupent nullement de ces dangereuses variations, la moyenne de la vie est bien plus courte ici que sous le triste ciel d'Édimbourg et de Londres.

Je crois que le titre auquel vous vous êtes définitivement arrêté, Monsieur, est vraiment le meilleur que vous pouviez choisir.

D'un titre, il est difficile d'être complètement satisfait, et il faut habituellement se contenter de ce qui représente le mieux la pensée essentielle du livre.

En cherchant quelques renseignements pour une demoiselle américaine sur mes écrits, j'ai retrouvé des vers du poète vénitien Dall'Ongaro que je mets sous ce pli. J'y joins la traduction des vers publiés dans le recueil de poésies populaires albanaises par M. Joubanij de Scutari. Le premier morceau a paru dans le vo-

lume intitulé : *Francesco Dall'Ongaro*, publié à Florence, en 1875, par le professeur de Gubernatis.

Agréez, Monsieur le Professeur, l'expression de ma haute considération.

Dora d'Istria.

53.

Florence,
3 décembre 1879.

Monsieur le Professeur,

Il me semble qu'il est mieux que l'annonce du livre de M. Benloew reste anonyme. Si plus tard le *Journal de littérature comparée* voulait en parler plus longuement, ce serait l'affaire d'un philologue compétent. M. Bréal, professeur au Collège de France et traducteur de la *Grammaire* de Bopp, me disait, il y a quelques jours, que ce livre a une valeur réelle et qu'il mérite d'être étudié par les érudits qui s'occupent sérieusement de linguistique. Si l'hypothèse de M. Benloew était fondée, on comprendrait la présence des mots magyars que vous signalez dans l'albanais.

L'auteur de l'*Analyse* hésite, en effet, à mettre cette langue au nombre des langues âryennes.

Il semble que le succès de l'article du *Journal* sur Tchou-Wong¹ ne soit pas encore arrivé à son terme. *La Gazette rose*, revue bimensuelle de Paris, vient de le reproduire dans la livraison du 1-er décembre. Je l'ai découvert même dans un recueil de Spolète, *Palestra*, qui s'occupe des littératures étrangères.

En feuilletant un cahier de notes prises en Grèce, j'y trouve des vers grecs composés par M. Scritanidis et mis en musique par M. Stevens.

Comme vous avez, Monsieur, fait un distique pour mon portrait, vous seriez peut-être bien aise de lire le quatrain composé par M-me Berton, une romancière française, dont parle M. Vapereau dans ses *Contemporains*.

Agréez, Monsieur le Professeur, l'expression de ma haute considération.

Dora d'Istria.

¹ Ou Tchou-Ouang (N. I.).

54.

Florence,
29 décembre 1879.

Monsieur le Professeur,

J'ai reçu très exactement et en fort bon état les vingt-cinq exemplaires que vous avez eu l'obligeance de m'envoyer. Quand les autres seront arrivés, je ne manquerai pas de vous en avertir immédiatement. En effet dans ce temps d'encombre on a toujours quelque inquiétude sur le sort des choses qu'on confie à la poste.

Je vous remercie des vœux que vous voulez bien faire pour moi. Je souhaite de mon côté que l'année 1880 n'ait pour vous que des jours heureux et tranquilles.

Le courant polaire dont vous souffrez en Transylvanie se fait sentir jusque dans l'Europe méridionale.

Nous n'avons plus en Toscane qu'un ciel glacé et un soleil sans chaleur. Les jardins sont dévastés, et de mémoire d'homme on n'a vu un pareil hiver sur les bords de l'Arno.

J'ai fait de nouvelles recherches en Chine pour vous trouver un correspondant. Mais la difficulté n'est pas médiocre. Un lettré de Canton, qui m'a envoyé récemment sa carte et une brochure, aurait offert toutes les conditions d'instruction désirables. Malheureusement, comme ses confrères, il ne sait aucune langue européenne.

Tant que les lettrés du Céleste Empire professeront le même mépris pour la langue des „barbares“, il sera difficile de nouer avec eux des relations littéraires suivies.

Apropos de Chinois, Chock se trouve maintenant dans le territoire d'Idaho, aux États-Unis, comme vous le verrez par un fragment de l'*Idaho-World*, que je mets sous pli. L'*Aurora* de Modène contient quelques renseignements sur Miss Sanborn : „Letteratura Americana“ : *Miss Kate A. Sanborn*, di Hanover (New-Hampshire), autrice di un lavoro pregievolissimo sui poeti inglesi (*Home pictures of english poets*, New-York, 1869), ebbe la felice idea di tenere negli Stati-Uniti delle conferenze sulle donne europee celebri del secolo XVIII e del XIX. I fogli hanno analizzato le sue conferenze sopra Madame Roland, l'Egeria dei Girondini, la Baronessa de Stal, la Svedese Frederica Bremer, l'Inglese Lady Montagu, etc. Quest'inverno Miss Sanborn ha divisato di dare a New-York delle

conferenze sopra i moltissimi lavori letterari della principessa Dora d'Istria, della quale hà intenzione di *scrivere la vita* (decembre 1879).“

Il commence à n'être pas très facile d'avoir des chants albanais inédits.

Cependant, si je parviens à en trouver quelques-uns, je ne manquerai pas, Monsieur, de vous le faire savoir, sachant la légitime importance que vous attachez à ces découvertes.

Le mot cynisme que vous employez pour caractériser la conduite de la diplomatie envers l'Albanie est de la plus grande exactitude. La politique de 1815 redevient évidemment à la mode, et les peuples sont traités comme de vils troupeaux. Le partage de l'Albanie au XIX-e siècle sera un digne pendant du partage de la Pologne au XVIII-e. Il est probable qu'il aura pour la péninsule des Balkans les mêmes conséquences que l'anéantissement de la nationalité polonaise pour l'Europe orientale. Il est à désirer que les Magyars voient combien ils sont intéressés à ce qu'une pareille politique ne devienne pas la règle de l'Europe.

Agréez, Monsieur le Professeur, avec tous mes remerciements, l'expression de ma haute considération.

Dora d'Istria.

P. S. On m'a envoyé de Leipzig un article de la *Leipziger Zeitung, Wissenschaftliche Beilage*, 23 October 1879, *Eine neue Corina ; Skizze von le Klée*.

55.

Florence,
20 janvier 1880.

Monsieur le Professeur,

Quoiqu'on me défende d'écrire et lire pendant quelque temps à cause de mes yeux qui sont fatigués et qui me font mal, je ne veux pas tarder à vous remercier des exemplaires de Kour-Oglou, qui sont arrivés en très bon état, et de votre lettre, que je me suis fait lire et qui m'a bien intéressée.

Croyez, Monsieur le Professeur, à tout mon dévouement.

Dora d'Istria.

Vous pouvez essayer d'écrire à mon poète chinois à l'adresse du journal.

56.

New-York Daily Tribune, Sunday, February 29, 1880.

Dora d'Istria.

The carrier of a remarkable woman concluding lecture of Miss Kate Sanborn's course. The life and writings of a Roumanian Princess: a wonderful range of subjects, incidents of an eventful career.

Miss Kate Sanborn gave the last of her series of Thursday morning talks on literature and literary persons in the parlor of Dr. Crosby's Church on February 26. There was a large audience, and it was necessary to provide many of those present with campstools in the aisles and around the platform. It was atmost entirely an audience of ladies. A massive St. Bernard dog sat on the platform by the side of Miss Sanborn during the entire lecture: whenever he moved his position, she remarked that „the bard words bothered him“ or „that he was not particulary interested in that part“. In her lecture Miss Sanborn told, in an easy, conversational style, how she was led to collect the facts relative to the life of the Princess Koltzoff Massalsky or „Dora d'Istria“ and then gave an interesting sketch of the lady and her work.

Suit l'analyse de la conférence.

The World, New-York, Friday, February, 27, 1880.

Contient aussi une longue analyse, dont voici la conclusion :

In conclusion Miss Sanborn said: „She has lived for some years in her own villa at Florence, surrounded by a magnificent garden, which she cultivates herself, entertaining with charming hospitality all who are attracted to her home, and writing more and better every year. She has always been interested in America and the Americans, especaly in their repeated struggles for freedom and equal rights and is glad to be better known here. In recalling her wondrous achievements I look up to intellectual hights as far above me as the summit of the Alps and humbly wish for more power to do justice to the noble genius of Dora d'Istria.“

Avec tous mes compliments et mes remerciements des journaux que j'ai reçus ce matin.

Dora d'Istria.

57.

Florence
2 avril 1880.

Monsieur le Professeur,

Je vous envoie ce *Printemps* dont Schiavoni m'a fait un jour cadeau, afin d'avoir l'occasion de vous offrir mes compliments. J'ajoute à cet envoi des vers que ce *Printemps* a inspirés ici à une jeune *poetessa*. Le poète Grenier, de Paris, que je viens de voir à Florence, m'a dit que M-me Adam lui a fait traduire pour vous des vers de Tziganes, qu'il a trouvés charmants.

Je vous prie, Monsieur le Professeur, de croire à mes sentiments les plus dévoués.

Dora d'Istria.

Sopra un quadro di Schiavoni rappresentante *La Primavera*, ritratto della Principessa Dora d'Istria.

O artefice sublime, o gentil mago
Fu certo quegli che sì ben ritrasse
Questa soave e celestiale imago:
Mai di mirarla son le luci lasse
E a soffermarmi innanzi a lei rapita
Un indicibil fascino m'invita.

E quale idea, qual' fantasia più lieta
Unqua arrise alla mente creatrice
D'imaginoso artista o di poeta?
Più della Peri vaga e più felice
L'alma figura appar e si rivela
Testè discesa, sebben priva d'ali,
Dall'eterea region degl'Immortali.

Di svolazzanti veli è rivestita,
Fiori han le anelle delle chiome avvolti
E rose spargon le sue belle dita.
Un sorriso ha negli occhi al ciel rivolti:
Un sorriso, che all' anime favella
E ne calma e disperde ogni procella.

Oh! quale eletta man, qual magistero
 In sì armonioso ed ammirabil nodo
 Congiunger seppe *l'ideale al vero*?
 –Schiavoni–interno susurrarmi i' odo
 E il mio stupor dileguasi a tal nome,
 Che la Fama recommi d'un pittore
 Gloria dell'Arte e della patria onore...

Ben conte al mondo son le tue bell'opere,
 Veneto artista, ma, se alcun le ignora,
 Mirando questa, il tuo valor discopre:
 Stupenda è l'opra e l'anima e colora
 Il mesto incanto della tua laguna,
 Di Tiziano e Giorgione illustre cuna...

Angelica figura!... Eppure in quella
 Giovanile sembianza, in quel sorriso
 Ravvisar parmi una rumena stella...
 Sì, Dora d'Istria, è tuo quel nobil viso:
 Schiavoni ti pinse nell'april degli anni:
 Tipo del Bello, che ad amor suade
 Andrai famosa alla remota etade!

Atenaide Zaira Pieromaldi
 dei Golfarelli.

Firenze.

58.

Florence,
 7 mars 1881.

Monsieur le Professeur,

Le célèbre poète italien Andrea Maffeo vient de faire pour moi une nouvelle version italienne du *Sapin* et du *Palmier* de Henri Heine (*Intermezzo*, XXVIII).

Je vous envoie le manuscrit du poète, en vous priant de me le retourner, quand vous en aurez pris connaissance.

Agréez, Monsieur le Professeur, l'expression de ma haute considération.

Dora d'Istria.

59.

Florence, 25 juillet 1881.

Monsieur le Professeur,

Je m'empresse de vous remercier des exemplaires, que je viens de recevoir, des *Danses et Chansons nationales des Roumains*.

J'aime à croire que vous et les vôtres allez bien et que le voyage que vous venez de faire s'est effectué d'une façon agréable et utile à votre santé.

Quant à moi, je me trouve au milieu de travaux de toutes sortes. Entr'autres, je fais agrandir le bassin de mon jardin pour deux magnifiques cygnes qui sont arrivés par l'*express* du Bois de Boulogne. Heureusement n'ont-ils pas été condamnés à faire sept jours de quarantaine comme les humains qui, en ce moment, font mieux de cultiver la terre dans leur domaine et se mettre à l'abri de toutes sortes d'ennuis.

Agréez, Monsieur le Professeur, avec tous mes remerciements, l'expression de ma haute considération et de mon parfait dévouement.

Dora d'Istria.

60.

Paris, 8 septembre 1881.

Monsieur le Professeur,

Vos scrupules sont exagérés. Le comte Maffeo a été enchanté de sa traduction, et je ne crois pas que, plus que moi, il ait fait attention à l'encadrement noir. Comme je partais pour Vichy, où le „Journal“ est arrivé, je ne vous en ai peut-être pas remercié.

Agréez donc maintenant, Monsieur le Professeur, l'expression sincère de ma gratitude et de mes sentiments dévoués.

Dora d'Istria.

61.

Florence,
Villa d'Istria,
Via Leonardo da Vinci,
2 octobre 1881.

Monsieur le Professeur,

A peine arrivée de Paris, j'ai rédigé pour votre journal la petite

esquisse que je vous envoie. Si vous la trouviez de votre goût, j'en serais enchantée.

Agréez, Monsieur le Professeur, l'expression de ma haute considération.

Dora d'Istria.

62.

Florence, 23 octobre 1881.

Monsieur le Professeur,

Disposez comme il vous plaira de ma petite esquisse sur Vevey.

Je vous transmets le toast porté en mon honneur par le savant M. Amédée Roux, au diner qu'il m'a donné à École, près Vichy, parce que ce toast est, il me semble, à la fois éloquent et spirituel. L'autre jour j'ai diné avec M. Renan, dont la conversation m'a vraiment charmée.

J'ai envoyé au comte Maffeo, dès son arrivée, l'exemplaire qui lui était destiné. Cet excellent poète est, en effet, très vieux et n'est plus en état de s'occuper que de sa propre conservation.

Agréez, Monsieur le Professeur, l'assurance de mon parfait dévouement.

Dora d'Istria.

Toast prononcé par M. Amédée Roux à École, près Vichy, au diner donné à Dora d'Istria.

Si notre dix-neuvième siècle français a mérité de prendre place parmi les grandes époques littéraires, il le doit pour une grande part à quatre femmes dont le nom ne saurait périr : M-me de Staël, George Sand, Daniel Stern, Hélène Ghika.

Trois d'entr'elles ne vivent plus que dans le souvenir des hommes, mais l'autre est restée comme l'une des plus séduisantes incarnations de notre génération laborieuse, dont elle a partagé toutes les espérances et subi, hélas, toutes les déceptions.

Pareille à cette Muse qu'a chantée Alfred de Musset, à cette Malibran „qui traversait l'Europe, une lyre à la main“, notre chère Princesse, elle aussi, a erré sous bien des cieux, abordé à bien des rivages, parlant toutes les langues, servant toutes les nobles causes, semant sa route de bienfaits, si bien qu'en la voyant on songe uniquement à ce merveilleux ensemble de qualités si rares, et l'on oublie que, née sur les marches du trône, elle a des droits héréditaires à ces hommages que lui prodiguent spontanément ses

contemporains idolâtres. Mais le glorieux publiciste m'imposerait silence si je tentais d'exposer ses états de service. Vous avez tous lu d'ailleurs ses charmants écrits, où à l'incomparable délicatesse d'une main de femme s'allie toute la solidité du plus viril esprit.

Il ne me reste donc plus qu'à m'acquitter d'un devoir qui m'est doux en vous proposant un toast à celle que je n'ose appeler mon confrère, au grand général qui est venu abriter un moment sa tête entre deux victoires sous l'humble toit d'un guerrier subalterne.

A M-me la Princesse Dora d'Istria, à la future souveraine d'Albanie !
École, le 16 août 1881.

63.

Florence,
27 mai 1882.

Monsieur le Professeur,

J'ai reçu très exactement les exemplaires de Perez, que vous avez bien voulu m'envoyer et dont je vous remercie.

J'ai eu le plaisir de voir ici M. le professeur Brassai, qui, malgré son âge avancé, donne encore des preuves si remarquables de sa belle intelligence. Il a fait, pendant le dîner, pour ma cousine, Constance Rasponi, un autographe qu'on dirait écrit par un jeune homme.

Je lui ai demandé de vos nouvelles, et j'ai été enchantée de tout ce qu'il m'a dit de vous et de votre famille.

Agréez, Monsieur le Professeur, l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

Dora d'Istria.

64.

Florence,
23 mai 1883.

Monsieur le Professeur,

J'ai eu tellement hâte de renvoyer les épreuves sans aucun retard, que j'ai mis de côté, ce jour-là, les travaux les plus pressés.

Mon étonnement a donc été grand aujourd'hui, en recevant votre lettre avec la *cartolina* que je mets sous ce pli. Mais, comme

vous le dites fort bien, quand on a en l'occasion, dans sa vie, de connaître un seul éditeur, on est savant en cette matière.

Merci bien de la plante élégante des ruines de Carthage! Elle ressemble, en effet, aux myosotis, par la délicatesse et la forme des corolles; mais le bouquet en est plus riche, les tiges plus robustes et plus élancées.

Ce que vous me dites de la beauté des hommes et du costume pittoresque des femmes en Tunisie m'a bien intéressée.

Nous avons eu ici une très jolie personne, la reine de Serbie, qui m'a invitée à déjeuner le jour de la Pâque orientale, et que j'ai trouvée vraiment charmante.

Je souhaite, Monsieur le Professeur, que votre séjour en Afrique vous soit salulaire et je vous prie de croire à ma parfaite sympathie.

Princesse Koltzoff-Massalsky.

65.

Florence,
25 juillet 1883.

Monsieur le Professeur,

J'attendais, pour vous écrire, le journal qui devait contenir votre belle poésie. Mais ma jeune et charmante correspondante berlinaise vient de m'envoyer la feuille, que je vous transmet, en me disant qu'elle a tardé, parce que la *Börsen-Zeitung* a pour principe de ne point imprimer de poésies dans ses colonnes. Maintenant je m'empresse, à l'aide de la plume tunisienne, de vous offrir tous mes compliments et de vous dire que je souhaite que votre santé continue de s'améliorer dans vos belles montagnes et au milieu des êtres qui vous sont chers. Mille amitiés.

Dora d'Istria.

66.

Florence,
7 novembre 1888.

Monsieur le Professeur,

J'applaudis de tout mon coeur à votre nouveau plan littéraire. Je ne doute pas que ce plan, conçu par vous avec tant de so-

voir et de sagacité, ne produise des résultats aussi utiles que brillants.

Quant à moi, je suis à votre disposition et, si je pouvais contribuer au succès de votre oeuvre, j'en serais certainement heureuse,

Veillez agréer, Monsieur le Professeur, avec mes remerciements, l'assurance de mes sentiments dévoués.

Dora d'Istria.

67.

Florence,

14 novembre 1883.

Monsieur le Professeur,

J'envoie à vos jolis enfants, avec mille baisers, la photographie de Brâhma.

Je regrette de ne pas voir, auprès de ces enfants, le portrait de leur mère, dont vous m'avez tant fait l'éloge.

Mes amitiés à tous.

Dora d'Istria.

68.

7 août 1884.

Monsieur le Professeur,

Il ne m'a pas été facile de trouver des renseignements sur un fait dont je n'avais point conservé des notes.

Cependant il est possible qu'avec ce fragment d'article de M. Perrot vous pourrez vous orienter.

Il me semble que dans mon ouvrage sur la Grèce (*Excursions en Roumélie et en Morée*) j'ai fait des rapprochements entre la Panaghia (la Madone) et Aphrodite.

Malheureusement je n'ai pas cet ouvrage sous la main. Vos amis de Francfort pourroient vous copier les passages intéressants au *Freie Deutsche Monatschrift*, où cet ouvrage se trouve.

J'ai bien reçu les 50 exemplaires des *Acta* en deux paquets.

Je fais des vœux pour l'heureuse délivrance de Madame Meltzl et vous prie, Monsieur le Professeur, de croire à mon parfait dévouement.

Dora d'Istria.

69.

Florence,
26 septembre 1884.

Monsieur le Professeur,

Je suis heureuse de donner mon nom et toute mon affection à votre enfant. Si j'étais une fée, j'étendrais ma baguette d'or vers la tête pour la préserver de toute fatalité, ἀνάγκη, et, afin d'obéir à Anacréon, qui disait qu'aux femmes Dieu, n'ayant plus autre chose à donner, leur fit grâce de la beauté, τὸ κάλλος, je l'enchanterais de ce don merveilleux. Croyez, ainsi que Madame de Lownitz, que je fais les vœux les plus sincères pour que ces souhaits se réalisent.

Nous sommes, en Italie, en pleine épidémie de choléra. La Toscane est encore épargnée, mais nous payons les frais du mal par tous les moyens que la charité et la mendicité ont inventé de plus vexatoire.

Un jeune prince d'Hawaï, qui faisait ses études à Turin et qui était venu me voir l'hiver dernier, a été frappé à Naples du terrible fléau et on lui élève un monument par souscription. Tout cela est lugubre, et, si je n'avais mes jardins, mes cygnes, que j'ai fait venir du Bois de Boulogne, et mille autres petites distractions de ce genre, je crois que le morbo me punirait de l'envie d'en entendre parler.

Agréez, Monsieur le Professeur, l'expression de mes sentiments le plus affectueux.

Dora d'Istria.

70.

Florence,
26 février 1885.

Monsieur le Professeur,

J'avais bien lu dans les *Acta comparationis* la note aimable, que vous avez bien voulu insérer sur mes *Excursions en Roumélie*. Je croyais même que, je vous en avais immédiatement remercié. Mais j'ai eu ces derniers temps une telle accumulation d'occupations, que je ne sais plus trop ce que je suis parvenue à faire.

Diners aux amis et aux parents, exigences littéraires et rhumes

de cerveau, par dessus le marché, finissent par hébéter. Or c'est bien mon cas. Je vous demande donc pardon si j'ai été si peu exacte. Mes sentiments ne sont pas moins dévoués quand je manque à mes devoirs et je vous prie d'agréer, ainsi que Madame Meltzl, l'assurance de mon affection bien sincère.

J'embrasse la petite Hélène.

Dora d'Istria.

71.

Florence,
24 mars 1886.

Votre troisième édition des trois *L du Dante* est arrivée aujourd'hui au moment où j'apercevais le premier bouton de rose qui s'épanouissait dans mon jardin. Deux surprises, deux joies à placer au côté gauche dans l'*Inferno*.

Je m'empresse de vous remercier de cette belle édition et de vous offrir mes compliments affectueux.

Dora d'Istria.

72.

Florence,
1-er novembre 1886.

Monsieur le Professeur,

Je viens de recevoir *Goethe und das Monstrum* et *Goethe und Freidank*, que vous avez bien voulu m'envoyer. Je lirai avec un véritable intérêt ces deux savantes études dès que j'aurais un moment à moi.

Agrééz, Monsieur le Professeur, l'expression de ma haute considération.

Dora d'Istria, Koltzoff-Massalsky.

73.

Florence,
27 juillet 1887.

Monsieur le Professeur,

J'ai reçu votre *Monstranz*, que j'ai déjà pu apprécier dans le *Journal de littérature comparée*.

Veillez agréer, Monsieur, avec tous mes remerciements, l'expression de ma haute considération.

Dora d'Istria.

74.

Florence,
28 mars 1887.

Monsieur le Professeur,

Lorsqu'il y a quelques jours le comte Kuún s'arrêtait dans mon jardin devant un bouquet de perce-neiges qui balançaient leurs dernières clochettes au dessus d'une couronne de violettes, je ne pouvais pas me douter que bientôt ces charmantes petites plantes hyémales arriveront de son pays natal, de cette Transylvanie, que la nature a comblée de tous ses dons. Merci de votre bon souvenir. Le professeur Gabba m'a dit qu'un savant de Pise (d'Ancona, si je ne me trompe) prépare un travail sur vos „trois L“.

Agréer, Monsieur, l'expression de ma considération distinguée.

Dora d'Istria.

75.

Lettre de M. Mitko.

– Il accuse réception de votre lettre.

– Il écrit, malgré l'ophtalmie, dont il souffre depuis trois mois, pour vous remercier de l'accueil fait à *l'Abeille* et de votre indulgence pour cette publication.

Il est touché de vos sentiments si bienveillants pour sa patrie, dont la situation lui cause une véritable souffrance et pour laquelle il voudrait continuer d'écrire. Il a, dans ces quinze ou vingt dernières années, rassemblé une riche collection de chants, contes, etc.

Mais en Égypte la publicité est difficile et coûteuse.

Il serait donc satisfait si l'accueil fait en Allemagne à son volume lui permettrait d'y placer un certain nombre d'exemplaires. Il s'intéresse vivement à votre journal et il a l'intention de le faire connaître à des philologues du pays où il vit. Mais son ophtalmie le retient à la maison, tout en expliquant pourquoi sa lettre est courte.

P. S. Prochainement il vous donnera des renseignements sur les Albanais de l'Égypte.

La deuxième partie de *l'Abeille* sera accompagnée d'une traduction grecque.

* * *

Pour montrer de quelle façon s'exprimait à certe époque l'admiration pour une femme de haute lignée, belle en sa jeunesse et remarquablement initiée dans des domaines très différents de la science, nous laissons suivre ce recueil de compliments polyglottes que Dora d'Istria ne manquait pas de recueillir et que l'amitié dévouée de Meltzl avait conservées dans tout un dossier d'hommages plus ou moins littéraires :

1.

Alla nobilissima dama principessa
Dora d'Istria.

Se siete buona, come siete bella,
Teneteli per voi sì dolci sguardi:
V'arde fra ciglio e ciglio una fiammella
Che fa ringiovanire i cor più tardi.
Io son come un romito nella cella,
Ma chi mi può tener che non vi guardi?

Bella, se non volete il mio tormento,
Volgete que' begli occhi al firmamento.
Vi crederò una Santa sull' altare,
E vi potrò adorar, se non amare:
Vi crederò uno spirito beato
E vi potrò guardar senza peccato.

Francesco Dall' Ongaro.

Imprimé dans : *F. Dall' Ongaro e il suo epistolario scelto*
par A. de Gubernatis, Firenze, 1875.

2.

Brindisi.

Improvvisato dal conte Zauli Naldi al banchetto dato dalla principessa Dora D'Istria alle Cascine col suono dell'organo in pien' aria.

Se un cigno io fossi e di mio labbro fuore
Sgorgar potesse armonioso il canto,
Io ben, Donna gentil,
Ridir vorrei tue lodi,
E con eletto stile

Tutti i pregi eternar di quel bel core,
Onde sei fatta di Rumenia vanto.
Ma, poichè i dolci modi
Non cesse a me fortuna, accogli almeno
Quei che per Te fò voti
E gli schietti e devoti
Sensi di servitù, che nutro in senno.

Firenze, maggio 1884.

3.

A Dora D'Istria
Princesse Koltzoff-Massalsky.

A toi qui sus jadis dans ton élan sublime
Atteindre les sommets où les aigles ont peur
Et faire de ta main sur la plus haute cime
Flotter les plis légers de ton drapeau vainqueur,

A toi qui sus franchir les glaciers centenaires,
Qui te voyaient passer, pareille en ton essor
Aux rêves lumineux des fronts visionnaires
Qu' après s'être envolés on aimerait encor,

Sur les coteaux fleuris que la nature étale
Promenant doucement tes regards soucieux,
Portant bien loin du bruit des vastes capitales
Où nul n'avait porté ses pas audacieux;

Dédaignant la clameur des vaines multitudes,
La fleur de nos jardins et l'air de nos maisons,
Dans le silence, ami des mornes solitudes,
Livrant ton âme entière aux vastes horizons,

Avec ton vert manteau, ta noble chevelure
Et dans ta main de femme un long bâton ferré,
Tandis que les chasseurs de fêlure en fêlure
Plongeaient dans quelque abîme un regard effaré,

Frappant d'étonnement les hommes sur la terre
Effrayant dans les cieux quelque essaim de vautours,

Debout sur le sommet pensive et solitaire
Comparant les oiseaux volants au vol des jours,

Toi qui goûtas la paix des lieux les plus sauvages,
Dans quelque simple asyle un séjour sans regrets
Et la mer dans la nuit pleurant sur les rivages
Et le rugissement des vents dans les forêts ;

Toi qui sais te pencher attentive et sereine
A l'heure où l'océan des passions frémit,
Comme un ange visible au bord de l'âme humaine
Pour écouter la voix qui rêve ou qui gémit,

Toi qui dans les accents multiples de la terre
Qui t'ont confié tout ce qu'ils ont de meilleur
Retrouves par instinct la langue élémentaire
Qui dans le coeur se forme et qui va droit au coeur

Toi qui, cheveux au vent, au bord de quelque abîme,
Contemplant la lueur changeante des couchants,
As longtemps médité sur ta pensée intime,
Pour qui les malheureux ne sont que les méchants,

Et toi tu comprendrais le philosophe austère
Épîant la nature aux millions de voix,
Le poète rêveur qui, dédaignant la terre,
Causant avec les cieux, s'enfonce dans les bois,

Aux pieds des vieux sapins l'eau vive qui murmure,
Le rossignol caché dans les chênes touffus
Et dans la forêt sombre à la verte ramure
Le bruit sans fin des gazouillements confus.

Tu comprendras quelle est cette unique puissance
De l'immense nature, impénétrable essieu,
Qui, sans nous dénoncer son insondable essence,
Se métamorphosant va de l'insecte à Dieu,

Qui brille au front des nuits dans des milliers d'étoiles,
Qui parfume l'avril, qui sourit dans l'été,

Qui, grande dans la mer, siffle à travers les voiles
Et qui fait de l'instant jaillir l'éternité.

Aux plats déclamateurs qui dans leur vain délire
Jettent leur pierre à Dieu, lancent leur flèche au ciel,
Qui croient nous étonner et qui nous font sourire
Laissant tremper leur vers dans l'éponge du fiel,

Ta voix, qui peint toujours et qui souvent enflamme,
Comme un miroir d'argent fait revivre à nos yeux
Dans l'inspiration instinctive de l'âme
La beauté de la terre et l'infini des cieux.

Toi qui, tranquille et forte en ta noble carrière,
Avec l'étoile au front où la bonté sourit
Sans que ton regard tremble ou se trouve en arrière,
Gravis tous les sommets du coeur et de l'esprit,

Interrogeant le peuple à travers son histoire,
Lisant sur son grand front ce mot : Humanité,
Toi qui rêvas pour lui l'amour, la paix, la gloire,
Dans l'immense avenir, dans l'immense clarté,

Jetant ta noble voix sur les feux de la haine
Comme on verse de l'eau sur des charbons ardents,
Pour relever son âme et pour briser sa chaîne
Où les siècles en vain avaient usé leurs dents ;

Toi dont le pied foula le vert tapis des herbes,
Des clochers du Kremlin au seuil du Vatican,
L'Etna majestueux attend tes pas superbes :
Ainsi que ton grand coeur il renferme un volcan.

Tel qu'on verrait surgir, blanc sur les laves noires,
Un ange interrogeant le titan endormi,
Telle apparais là-haut et, s'il t'apprend nos gloires,
Écris sur ton genou quelque mémoire ami !

Faisant sur ton chemin, surprenante odyssée !,
Jaillir une étincelle à chacun de tes pas,
Gravis les échelons brillants de la pensée
Où l'on monte toujours, où l'on n'arrive pas !

Marche, va, de l'idée ô sublime amazone!
 Le passé craint ton nom et chancelle à ta voix;
 O rêves des penseurs que l'on désemprieonne,
 Courez à l'avenir comme la meute aux bois!

Réveillement suprême!, éblouissante aurore!
 Voir la femme darder un rayon solennel!
 Dût naufrager le monde, il revivrait encore,
 Le jour qu'un de ses doigts nous montrerait le ciel.

Laisse ces vaniteux se battre avec leurs ombres
 Fiers de quelques grands mots que nul d'eux ne comprit;
 Qu'ils marchent aveuglés dans des profondeurs sombres,
 Reniés par Satan, chassés par Jésus-Christ.

Monte et grandis toujours tant qu'on verra des cimes,
 Il te sied de ravir la foudre à Jéhova,
 Agitant le drapeau des vérités sublimes
 De la Tamise au Nil, du Tibre à la Néva.

Mejoire, février 21, 1877.

4.

O d e

O Principessa, celeste donna, tu che gareggi¹ coi più leggiadri fiori,
 Tu degna sei che di se sola si esalti il mento di pèsca e la
 guancia di albicocca².

Reina, tu siedi senza rivali fra l'itale beltadi,
 Tu primo ed unico fiore toccato in sorte ai regni dell'Occidente.

Questa stanza di versi di sette sillabe inneggiata innanzi al ritratto, si manda in Italia alla Principessa To-la-ti-s-ti-li-a³, nobilissima donna, affinché ella si degni correggerla.

Chock-Wong

Dato nel 25^o giorno del X mese.

¹ Faute grave corrigée par le traducteur.

² Questa è la massima lode che possa fare della bellezza un poeta cinese. Le pesche e le albicocche souo disegnate sulla carta.

³ Così è trascritto in cinese il nome della signora principessa.

5.

A due graziosi uccelli ¹ che la Illustre principessa Dora d'Istria,
reduce dal viaggio fattovi nel 1880, recò dall'America a Firenze.

S o n e t t o.

Vaghi augelletti, che per mare infido
Dal cielo american Donna cortese
V'addusse all'Amore del più bel paese,
Coppia amorosa a fabbricarvi il nido,
La sorte che vi arrise in questo lido,
Oh quanta invidia nel mio core accese!
Voi siete prigionier di tal, cui rese
Chiara nel mondo della fama il grido.
Ma invidia più del vostro intenso e forte
Amor quel pio cotanto e arcan destino,
Che insiem vi appella al regno della morte,
Però che a pianger non ancor starei
L'Angiol che amai d'amor quasi divino,
E invan l'amai... nel fior degli anni miei!

Firenze, 8 novembre 1881.

Orlando Penotimar,
(pseudonyme d'un missionnaire albanais
de l'ordre des Franciscains).

6.

Q u a t r a i n

par M-me Caroline Berton.

Libérale avec élégance
Et savante avec enjouement,
Elle n'aime que ce qui pense:
C'est aimer peu de gens vraiment !

7.

Te fortendritcmése Zorycse.
Dore Istriade.

(Von Eutimio Mitko aus Corizza im Inner-Mittel-Albanien,
Cairo, 12 Febr. 1869. — A. Dora d'Istria gli Albanesi, Livorno
1870, p. 67.)

¹ Deux petites perruches vertes d'Australie, inséparables.

Dans le compte rendu du *Fieramosca*, on fait l'éloge de Brâhma
Mais je n'ai plus ce journal. (D. d'I.)

9.

L'étoile de l'Albanie.

A Dora d'Istria.

(Vers de M. Ioubanij¹, traduits de l'albanais par le professeur F. Dall' Ongaro.)

Tu se' una stella e all' Albania risplendi,
Ricca d'oro, di senno e di beltà.
E per forza d'amore a noi tu rendi
La gioja e il lustro dell' antica età.

Coronata di luce e di verbene,
Tu c' ispiri nel cor speranza e fè.
Dio t' ha creata per il nostro bene
E per volgere al dritto il nostro piè.

Dora d'Istria ti nomi; ma traspare
Fra le nubi una stella in mezzo al ciel.
Nobil fior d'Albania, non puoi celare
La tua luce natia per entro un vel.

Ogni nostra speranza in te riposa,
Astro amoroso e benedetto fior!
Il tuo core e beltà sono una cosa,
E il tuo amor si confonde al nostro amor.

Dall' albanese.

10.

De Palma Doridis

Regina est flores inter tuos palma virentes,
Dori, quot et quales tu studiosa colis.
Nomine quisque suo memori vult mente referri,
Vel formae specie sit, vel odore placens.
Stirpe peregrina tu, sed complecteris omnes;
Nec te dos pretii, nec latet ulla plaga.
Ergo doctrinis plures quae munere palmas
Pluribus accumulas, hanc quoque sume Tuam.

¹ Albanais de Scutari, auteur d'une collection de chants populaires de son pays.

Crescere gaudet enim sic proxima, fiat ut olim
His etiam ex meritis, Dori, corona tibi.

Alois. Chrysostoni Ferrucci,
Civis Romani.

Πάρεργον
Fabularum Forocornelii,
A. MDCCCLXXIII.

N. Iorga.

Un livre sur les rapports de l'Empire byzantin avec l'Occident au XV-e siècle

Dans le beau livre de M. Halecki¹ le voyage de Jean V à Bude forme tout un chapitre, et des meilleurs. Cydonès (*Patrologia graeca*, CLIV, p. 1000) donne la route: l'empereur passe par les embouchures du Danube (cf. p. 113). Il avait avec lui ses fils, Manuel et Michel. M. Halecki identifie leur compagnon de voyage, un Georges Manikaitès (p. 113, note 2). Pour toute cette partie il fallait employer les documents hongrois donnés par Thallóczy dans le *Századok* et notre étude dans les *Convorbiri literare* de Bucarest.

La lettre par laquelle Urbain V se dédit, le 23 juin 1366, des promesses faites à l'empereur est soigneusement analysée (pp. 129-130). Un bon chapitre aussi sur la croisade d'Amédée VI de Savoie; le rôle du Patriarche Paul, l'ancien archevêque de Smyrne, est signalé avec raison (pp. 141-142), ainsi que celui de son remplaçant à Thèbes, l'archevêque Simon (p. 142). La chaleureuse plaidoirie de Cydonès pour les latins est présentée p. 144 et suiv. M. Halecki montre que cette équipée achemina de nouveau les négociations du basileus avec le Pape (p. 150 et suiv.).

On en arrive à l'idée du concile oriental. Le „préteur de Constantinople” (p. 156) est sans doute le même que le „capitaine” de cette ville, dont il a été question plus haut. Jean Cantacuzène rédige à cette occasion un traité dogmatique contre le Patriarche Paul, qui n'a pas été publié (voy. p. 157 et note 5).

Suit un chapitre sur la préparation du voyage impérial à

¹ *Un empereur de Byzance à Rome*, Varsovie, 1930. Voy. année 1930, pp. 248-249.

Rome, où venait de rentrer la Papauté : „Parachimémenos” c’est le παρακοιμήμενος (p. 164). Théodore „Domesticos Proximos” un „domestikos” et un „proxénos” (voy. ma *Brève Histoire de la Petite Arménie*, Paris 1930, pp. 60-61), et un „Metasopoulos” doit être Métaxopoulos. Le Pape laisse tomber l’idée du concile.

M. Halecki a raison d’insister sur la proposition faite par les Vénitiens, en 1368, d’entrer en rapports avec Mourad-bey, le Sultan, pour en avoir Scutari (p. 176 et suiv.). En ce moment ils pensaient à vendre le dépôt des bijoux du pauvre empereur (p. 177). A cette même date le despote Ougliécha était prêt à soumettre son Eglise à celle de Constantinople (pp. 179-180).

Sur les tentatives de refaire l’unité orthodoxe sous l’oecuménique on pouvait consulter mon étude sur la formation des Eglises roumaines, dans le „Bulletin français de la section historique de l’Académie Roumaine”. En échange, le Pape gagnait les seigneurs de la Zenta (pp. 180-181); des efforts semblables se dépensent pour la Crète, pour l’île de Chypre, pour Satalie, conquise par Pierre I-er, pour la Crimée (pp. 182-184).

L’histoire de ce voyage commence avec le chapitre VIII. Jean V arrive par Castellamare, avec l’héritier Andronic, avec Démètre Paléologue, fils d’Andronic II, avec Michel l’Ange, avec un Lascaris, avec un Strongylo, un Kykandylès, avec Gattilusio et Cydonès, sans compter le patriarche latin de Constantinople. Il reprend la Mer pour débarquer à Rome, où eut lieu l’acceptation complète et formelle de la foi romaine en janvier 1370 (p. 198). L’empereur s’agenouilla publiquement devant celui qu’il reconnaissait comme seul chef de l’Eglise (pp. 198-199): il resta cinq mois à Rome (pp. 199-200).

M. Halecki souligne avec raison qu’il ne s’agissait que d’un acte de conversion individuelle (p. 205). Cependant le Pape nomme un évêque à Gallipolis, la conquête d’Amédée (p. 207); des tentatives analogues sont faites dans la péninsule des Balkans (p. 209 et suiv.). Le rôle de la princesse de Valachie, Claire, dont les filles avaient épousé l’une Sratchimir, Tzar de Vidine, l’autre le fils de Douchane, est suffisamment marqué (voy. mon „Histoire des Roumains”) et, pour tout ce chapitre de la propagande latine, mon „Histoire de l’Eglise roumaine” (en roumain), I.

Les résultats politiques de la conversion sont présentés dans

un autre chapitre. L'offre de Ténédos aux Vénitiens est mentionnée aux pages 227 et suiv. Puis il est question de la „réaction de l'orthodoxie byzantine”: elle se produit à Kiev; nous l'avons étudiée aussi dans le „Bulletin français de l'Académie Roumaine”, loc. cit., et les actes concernant les Roumains ont été repris par nous dans le volume XIV de la collection Hurmuzaki. M. Halecki s'arrête sur la demande turque, en 1371, concernant Gallipolis (p. 243; d'après Cydonès, *Patrologia Graeca*, CLIV, p. 1009 et suiv.) et sur le sort de Christopolis, reprise aux Turcs par les frères Assanès, p. 247, note 3, sur celui de Sérès, rentrée dans les possessions de Manuel, despote de Salonique, pp. 247-248, sur le congrès de Thèbes, p. 255 et suiv.

Tout ce chapitre est intitulé „La seconde intervention de Lascaris Calophéro”: n'est-ce pas un peu trop pour l'honnête „chevalier” constantinopolitain? Le Pape interdit aux Hongrois, en 1373, même les rapports avec la Valachie „schismatique” (p. 269, note 1). Des nouveaux projets de croisade formés cette année il est question, p. 273 et suiv. Lascaris est recommandé aussi à Philippe de Mézières, p. 276 et note 2: ce renseignement, tiré des lettres pontificales, m'avait échappé dans mon „Philippe de Mézières” et aussi celui de 1375, p. 313, note 5. Lascaris passe aussi en Hongrie (pp. 281-282). (L'évêque „coldanensis”, vicaire du Patriarche de Constantinople, doit être celui de Soldaia, p. 283, note 5.) Un Emmanuel Lascaris passe alors à l'Eglise romaine, pp. 284-286, et un Emmanuel Frangopoulo se fait inscrire à l'Université de Bologne, pp. 285-286.

Le chapitre XII poursuit ces rapports entre Byzance et la Papauté: avec les efforts de Grégoire XI, en 1375 nouvelle intervention de l'empereur (p. 307 et suiv.).

L'auteur s'arrête à la mort de ce Pape, en 1378.

Dans les „analyses critiques” de sources qui suivent, il est prouvé que Jean V ne vint pas à Avignon. Est signalée l'importance de la chronique vénitienne de Vienne (1289-1381) (p. 342); les biographies d'Urbain V y sont comparées entre elles.

Un grand nombre de „pièces justificatives” commence par une lettre d'Innocent VI, datée du 17 juillet 1356, et, à côté de pièces pontificales et vénitiennes, on a un précieux extrait de la chro-

nique de Caroldo. Des actes des archives de S. Marc sur la guerre de Ténédos, ont été donnés par nous dans la forme roumaine de notre mémoire à l'Académie Roumaine sur „Venise dans la Mer Noire” (la forme française dans le „Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine”).

La bibliographie du livre de M. Halecki est excellente et l'index détaillé.

N. Iorga

COMPTES-RENDUS

William L. Langer, *European alliances and alignments, 1871-1890*, New-York 1931.

Ce bel ouvrage d'un professeur américain dont la stupéfiante information va jusqu'aux livres écrits dans des langues d'une circulation restreinte est de fait une histoire diplomatique de l'Europe contemporaine à partir de 1871.

Pour les pays du Sud-Est européen il n'y a pas moins de quatre grands chapitres (III, IV, V et X). Ils sont très judicieux et comprennent dans une forme agréable tout l'essentiel. M. Langer reconnaît le vrai caractère, guère haineux par un antagonisme de principe, de la domination turque. Son chapitre sur la révolte de la Bosnie-Herzégovine est excellent. Les pages sur le panslavisme montrent une initiation réelle dans le sens d'un mouvement dont on a un peu exagéré les origines et la portée. Je continue à croire que les documents du pamphlet *Russia's Work in Turkey* sont authentiques ; la dénégation russe a été, du reste, opposée aussi à la Correspondance bulgare publiée par Léonoff. Un livre récent, analysé dans cette revue même, montre bien le rôle d'un Yonine dans la révolte bosniaque. Mais l'auteur a raison de penser avant tout aux invitations autrichiennes, rappelant, comme je l'ai fait, le voyage de François-Joseph comme „empereur catholique de l'Orient”, pourrait-on dire, dans les eaux dalmates. La politique anglaise à l'égard de l'insurrection est surtout bien présentée et dans l'information, variée et menue, les sources anglaises sont largement employées. Comme d'habitude chez les Américains, la bibliographie, accompagnée de réflexions critiques, est très riche et parfois tout à fait nouvelle : c'est ce qu'il y a de mieux jusqu'ici sur le sujet.

Pour la préparation de la guerre de 1877-1878 le récit conserve les mêmes grandes qualités. Tout un groupe bibliographique pour les arrangements de Reichstadt, p. 92, note 2. La même attention est accordée à l'attitude et à l'action de l'Angleterre. Sur la convention de Budapest, en janvier 1877, et la „convention additionnelle“, rédigée en mars, mais antidatée — elle a été „révélée“ par une étude de Wertheimer, dans les *Historische Blätter* et le texte a été publié par Pribram — et sur le protocole de Londres, signé par Ignatiev, p. 114 et suiv.

La guerre elle-même et le traité de Berlin occupent le chapitre V. Une étude inédite de M. Dwight E. Lee y est employée. L'attitude de la Russie à l'égard de la Roumanie vassale est présentée avec justesse aux pages 126-127. La politique d'Andrássy est ramenée (p. 163) à sa juste valeur. On aurait pu ajouter sa politique stupide à l'égard de la Roumanie, continuellement dressée contre les Russes sans lui offrir aucune garantie; la convention de décembre 1876 conclue avec cet État n'a pas été, je crois, retrouvée (je n'ai pas, en ce moment, le recueil de Pribram à ma disposition). Très juste l'observation que, au congrès de Berlin, on considérait tout intérêt des nations du Sud-Est européen comme un chapitre des convoitises de la Russie „panslaviste“ (pp. 165-166).

Dans le chapitre X, „Le problème bulgare“, une attention spéciale est accordée au développement des intérêts économiques. Une large place à la politique éhontée du roi Milan toujours prêt à tout liquider dans son intérêt personnel: les documents autrichiens ont découvert tout ce côté de la politique d'un prince intelligent et très doué, mais sans éducation et manquant de caractère. Encore une fois très juste ce qui concerne la Roumanie.

Des pages sur les Balkans sont contenues aussi dans les chapitres X (p. 355 et suiv.), XI (pp. 365-367), XII (p. 426 et suiv.) et XIII (pp. 470-471), qui traitent des grandes contingences européennes.

Henri Prost, *La Bulgarie de 1912 à 1930, contribution à l'histoire économique et financière de la guerre et de ses conséquences*, Paris 1932.

Ce livre sur les finances et la vie économique de la Bulgarie

est l'oeuvre d'un Français qui y a résidé dix ans dans une situation qui lui a permis de tout savoir par lui-même. Il servira pendant longtemps de base aux recherches. Parfaitement ordonné, il donne des chiffres strictement vérifiés et est dénué de toute tendance qui pourrait fausser la vérité.

On trouvera intéressante l'idée de créer des villages modèles pour enseigner une meilleure agriculture au rural arriéré (p. 225). On a obtenu une variation „considérable“ dans les cultures, mais parfois à cause des nouveaux territoires. Aussi l'organisation de la vente du blé par un système qui, élevant le prix, ne donne à l'agriculteur qu'une partie du prix, l'autre étant un bon valable pour les impôts. „Tchorbadchi“ (p. 246) ne signifie pas „l'homme qui mange de la soupe“, dans le sens d'homme „qui a chez lui un repas chaud“, mais bien l'officier de janissaires, adopté comme type de l'aisance.

De pareils ouvrages, sur le même plan, devraient être consacrés à tous les pays, si éprouvés par la guerre, du Sud-Est européen.

* * *

Général Pétin, *Le Drame roumain, 1916-1918, préface du général Weygand*, Paris [1922].

Excellent ouvrage, dû à un des meilleurs conseillers français de l'armée roumaine pendant la grande guerre. Le général Pétin prend dans ses notes et souvenirs, ainsi que dans d'autres sources, parmi lesquelles les carnets de ses camarades français, ce qu'il lui faut pour expliquer surtout cette bataille du Neajlov, en novembre 1916, qui chercha à empêcher l'entrée imminente des Allemands à Bucarest et qui, perdue, malgré des efforts désespérés, aussi à cause de la découverte par l'ennemi du plan fixé avec le général Berthelot, montra au moins qu'on n'entendait pas quitter la partie.

La préface est vibrante d'émotion et pleine de paroles de sincère appréciation pour le sacrifice des armées roumaines. Dès le commencement l'attitude hostile des alliés russes se dessine. Sturmer parle de la „mauvaise préparation“ des Roumains, qui „n'ont encore donné que des déboires“; sa conclusion était déjà perceptible : „il faut donc les lâcher. Alexéiev accepte la mission française seulement parce que les Roumains le veulent et il leur conseille de se retirer sur la ligne du Séreth. Quelle différence avec la

noble déclaration du chevaleresque Nicolas II: „Dites au roi Ferdinand que je suis derrière lui avec mes armées, toutes mes armées et que je le soutiendrai jusqu'à mon dernier homme et mon dernier kopeck" (p. 23). Ferdinand I-er était digne de cette attitude. D'après l'auteur, „ce timide et ce silencieux cachait sous des apparences modestes un sens incomparable de la dignité royale, des obligations qu'elle comporte et des charges qu'elle impose... Tous ses actes étaient dictés par une admirable loyauté. Au milieu des traverses les plus imprévues, au bord de gouffres insondables, à la veille de perdre son trône, jamais il ne dévia d'une ligne du chemin tracé par l'honneur" (p. 27).

L'intention première du général Berthelot de „boucler les cols des Carpathes, de détruire la flotte ennemie sur le Danube" et de „limiter" l'action en Transylvanie ne put pas être suivie. La Dobrogea fut envahie, les Russes ne la défendant que faiblement. Le général Zaïantchikovski appelait cela „continuer sa retraite sur Reni pour se porter au devant de ses réserves" (pp. 30-31). Les Allemands forcent les passages de la montagne et on a peine à arrêter leur poussée, malgré „les trésors de courage et de foi" des humbles soldats paysans. Les réserves roumaines n'existent pas.

L'auteur ne peut refuser son admiration à la décision avec laquelle Falkenhayn fait passer la frontière du côté du Jiu par un „tour de force magnifique, chef-d'oeuvre de préparation minutieuse" (p. 43). Les Russes refusent une action au Nord, qui aurait pu sauver la situation (p. 44). Les „prodiges d'énergie" des défenseurs ne servent qu'à bien peu de chose.

Le général Pétin accorde toute son estime à „la courageuse résolution" que représenta le passage du Danube par le général Averescu. Bientôt le Danube sera passé à Zimnicea sans coup férir, la ligne n'étant pas, de fait, défendue.

Alors fut décidée la bataille devant Bucarest. Le général Prezan la prépare et l'auteur n'a pas assez d'éloges pour cet homme d'une si grande fermeté dans l'accomplissement, simple, mais intégral et absolu, de son devoir (pp. 60-61, 76). Les Russes se refusent encore; Aléxiév télégraphie en ces termes: „Pas un homme, pas un canon" (p. 84). Un hommage au général Scărișoreanu, „prudent et méthodique". Comme jugement général: „jamais le général Berthelot n'aurait conseillé cette bataille et jamais le commandement roumain n'aurait accepté de la livrer

si le concours des Russes n'avait été considéré comme certain" (p. 93). Ils apparaissent au dernier moment, et en nombre, mais comme simples spectateurs (p. 101).

Sur un carnet d'officier français ce jugement, le cinquième jour de la bataille : „d'une manière générale, les soldats étaient admirables. Jamais je ne vis de trainards et jamais je n'entendis de plaintes" (p. 111). Il y a cependant des généraux qui tardent, qui tergiversent : „le général Iancovescu ne fait pas preuve d'un mordant supérieur" (p. 112), „l'action personnelle du général Sococ est inexistante"¹. Cependant on a des succès partiels ; on poursuit ; on croit avoir gagné la victoire.

L'épilogue étudie les raisons de la carence russe et les effets de la bataille perdue.

* * *

Gennaro Maria Monti, *Il mezzogiorno d'Italia nel medio evo, studi storici*, Bari 1930.

Ce beau volume contient cinq études : la crise du royaume de Sicile (décadence de la dynastie angevine ; beau travail de synthèse), „la formation du royaume de Sicile et sa division administrative", „le Midi (c'est la partie la plus importante pour nos études), „la domination angevine dans le Piémont" et une „note sur la culture littéraire et artistique de la Naples angevine".

* * *

Julien M. Peter, *Noul regim constituțional și administrativ din Iugoslavia*, Bucarest 1932.

L'auteur, un Lorrain établi en Roumanie, où il est devenu un des plus hauts fonctionnaires de l'administration, donne un livre qui est peut-être le meilleur sur „le nouveau régime constitutionnel et administratif de la Yougoslavie". Courte introduction historique à partir des convoitises austro-hongroises à l'égard de la Serbie. Un chapitre, de seules deux pages, sur „l'organisation de l'État entre 1920 et 1922". Puis l'analyse minutieuse et précise des conditions actuelles. Quelques textes sont donnés dans l'Appendice.

* * *

¹ Quel est le général „Rasvoi", qui aurait refusé de marcher (pp. 125-126) ?

Angélique Hatzimichalis, 'Ελληνική λαϊκή τέχνη : Σκύρος, Athènes 1925.

Ce premier travail important d'une dame athénienne de grande perspicacité, d'un goût exquis pour la beauté de l'art populaire et d'une méthode sûre s'occupe d'une des régions les plus originales de la création des masses grecques, l'île de Skyros. Ici on a, en médiocre et avec des matériaux à bon marché, la transplantation des coutumes italiennes dans les différents domaines. Les jolies cours intérieures entre les échafaudages en bois rappellent les méandres des intérieurs en marbre de Venise. L'ornementation purement linéaire (voy. les tissus des pages 84, 85-88, 90-91, 93-94), qu'on dirait roumaine (ailleurs l'influence italienne, plus tard même turque est sensible), vient cependant des transmissions préhistoriques. Des comparaisons sont entreprises avec les îles de Rhodes et de Kalymnos, de Samos et de Syphnos, en ce qui concerne la céramique, si variée. Très intéressante la sculpture en bois des chaises (p. ex. p. 162), des caisses (p. 170), des gourdes (p. 186). Excellentes tables.

* * *

Angélique Hatzimichalis, 'Ελληνική λαϊκή τέχνη, Athènes 1931.

Ce nouvel ouvrage de folklore dû à M^{me} Hatzimichalis comprend une introduction sur l'art populaire, la meilleure synthèse, peut-être, qu'on en ait donnée. Des chapitres séparés étudient trois régions: une de Macédoine, Roumlouki (groupe de cinquante villages), la seconde de Thessalie, Trikeri, une troisième des rives de l'Archipel, Ikaria. Chacune est présentée sous le rapport de: la maison, le costume féminin (la φοῦτα et la κατσούλ correspondent à la *fota* et à la *căciula* des Roumains, mais cette dernière est portée, comme un ornement de tête, pour les femmes; les φοῦντες ont été acceptées par les Roumaines: *funte*), le costume des hommes (en grande partie influencé par les Turcs), le tissage et l'ameublement, les broderies, les cérémonies de mariage (bizarres, comme le salut de la mariée au soleil, son hommage à l'astre, „la scène de la hache“; les ρουγκάτσια, groupes de danseurs qui vont recueillir des subsides, rappellent les *rogations*; voy. pp. 128-129). En Thessalie on sent dans la construction et dans le vêtement la forte influence turque, mais

le tapis conserve son schéma millénaire. On ne trouve plus des soucis d'art sur la côté de l'Égée.

Bonne table des mots.

* * *

Franz Dölger, *Corpus der griechischen Urkunden des Mittelalters und der neueren Zeit, hggben von den Akademien der Wissenschaften in München und Wien, Reihe A: Regesta, Abteilung I: Regesten der Kaiserurkunden des oströmischen Reiches bearbeitet von —; 3. Teil: Regesten von 1204-1282*, Munich-Berlin 1932.

Le nouveau fascicule publié par M. Dölger comprend l'époque de l'Empire latin de Constantinople, la dépassant d'une vingtaine d'années. Les registres, accompagnés de nombreux éclaircissements, sont très riches et, comme d'habitude, d'une parfaite précision. L'ensemble forme comme une chronique critique de l'histoire de l'Empire d'Orient.

Rares les fautes d'impression (à la page 37 lisez Pagano pour „Pegano“).

* * *

Bernadotte S. Schmitt, *Comment vint la guerre (1914)*, trad. par F. Debyen, 2 vol., Paris 1932.

M. Bernadotte E. Schmitt, professeur à l'Université de Chicago, s'occupe depuis longtemps de l'histoire de la Grande Guerre, et, en bon Américain qu'il est, il a accumulé, pour ses recherches, une quantité énorme de documents, de tous les pays et dans toutes les langues. Il les a employés avec toutes les précautions nécessaires. Ce grand ouvrage en est ressorti, qui rendra sans doute service.

Après un premier chapitre, nécessairement moins original, sur le système des alliances européennes, un second s'occupe du Sud-Est du continent, présentant les principaux actes qui ont précédé le double assassinat de Séraïévo. Il y est question de l'attitude de la Russie à l'égard des Détroits, des rapports entre l'Autriche et la Serbie, de la guerre balkanique, des sociétés secrètes en Serbie et en Bosnie-Herzégovine, des relations roumano-bulgares, de la nouvelle politique austro-hongroise. Un long chapitre sur l'acte de juin 1914 suit (large emploi des révélations de M. Stanoïévitch): l'auteur agit avec la perspicacité d'un juge d'instruction, pesant tous les témoignages et s'arrêtant aux moindres détails. On se demande si, dans de pareilles affaires, on peut

jamais arriver à des précisions. Sous des titres impressionnants, il est question ensuite de l'attitude immédiate de l'Autriche-Hongrie et de l'Allemagne (bon portrait du comte Berchtold, pp. 221-223). M. Schmitt cherche à expliquer les tergiversations des cercles dirigeants à Vienne; il examine les motifs de l'attitude qu'eut François-Joseph à l'occasion des funérailles de celui qui aurait dû lui succéder. Est examinée „la légende du Conseil de couronne de Potsdam“. Avec la même largeur sont rédigés les chapitres suivants. À signaler, p. 295 et suiv., „la conversion du comte Tisza“: un grand rôle dans la „conversion“ est attribué à la marée montante du „chauvinisme“ en Hongrie. Les conclusions manquent de relief. Dans l'attitude des Puissances occidentales on désirerait à côté de l'analyse circonstanciée des rapports diplomatiques une tentative, dont l'auteur se montre ailleurs si capable, de la psychologie des personnages qui ont mis tout en branle, fût-elle même généralement connue.

Le second volume a bien moins de pages qui touchent à ce Sud-Est de l'Europe qui nous intéresse ici. Il a la même grande valeur européenne et se distingue par la même impartialité, bien américaine. Est relevée la politique constamment pacifique de Sir Edward Grey, auquel „l'idée seule de cette guerre faisait horreur“ (p. 29). Sur l'atmosphère pacifique à la Cour de Guillaume II, p. 281, note 1 (voy. aussi page 299). Sur l'attitude de la Roumanie à l'ouverture de la guerre, pages 364 et suiv.: elles sont exactes et justes. Le chapitre présente aussi l'attitude des autres États du Sud-Est européen.

Avoir un pareil livre, fruit de si longs labeurs et témoignage d'une si parfaite honnêteté de jugement, est un grand avantage. Maintenant il faut que, de quelque côté, on aie un autre qui montre ce qu'il y avait autour, au-dessus et même au-dessous des actes diplomatiques qui provoquèrent le massacre de vingt millions d'hommes pour la plupart civilisés.

* * *

Abraham Galante, *Documents officiels turcs concernant les Juifs de Turquie*, Stamboul 1931.

Une centaine de documents sur les Juifs de Turquie, pour la plupart d'une époque plus récente, mais certains du XVI^e siècle même. L'intérêt historique est très mêlé. La chapitre sur l'habil-

lement imposé est surtout très curieux (ordonnances de 1568; p. et suiv., puis documents sur le commerce du drap, sur la fausse monnaie, sur les moutons, les douanes, les femmes, de la même époque). Le fameux don Joseph Nassi y paraît aussi (voy. p. 139). Deux pièces concernent les Juifs de Galata à l'époque de Mahomet II et ceux de Bude sous Soliman-le-Magnifique.

Toute une section traite des Juifs et des Juives ayant des relations avec le Palais du Sultan (Kyra, doña Gracia Nassi, venue du Portugal par Belgrade et Vidine, don José lui-même : il envoie en 1568 „mille tonneaux de vin, achetés tous les ans dans l'île de Crète et expédiés en Moldavie), p. 190. Le premier médecin, Yakoub, est de 1452 (p. 195, no. I).

* * *

Regesta Lithuaniae ab origine usque ad Magni Ducatus cum regno Poloniae unionem, tomus primus: tempora usque ad annum 1315 complectens, recensuit Henricus Paszkiewicz (Varsovie 1930).

Ce recueil commence par des notes cueillies dans les ouvrages littéraires et les chroniques. Le premier acte pontifical regardant la Lithuanie est de 1244. Il est bien probable que les chartes de Mindowe pour céder la Samogitie et des terres en Livonie aux Chevaliers Teutons en 1257 soient fausses (p. 69). De même le no. 362 (1259). Il ne paraît pas que les chefs de la Lithuanie eussent délivré encore de pareils documents. L'auteur admet cependant qu'en 1260 le même roi eût fait don aux chevaliers de certains territoires (no. 374), alors que le no. 385 (1261) serait aussi suspect. En effet Mindowe finit par revenir aux dieux de sa nation.

Le premier acte sûr serait donc celui du cnèze Herden en 1261 ou 1263 (no. 426). „Juhailo“ de 1266 (no. 453) porte le nom de Iagello de plus tard.

* * *

Dr. Alexandre I. Bojazoglu, *Contribution à l'étude de l'économie rurale de la Grèce d'après-guerre*, Paris 1931.

Cet ouvrage étendu sera de la plus grande utilité pour la connaissance des problèmes agraires dans le Sud-Est de l'Europe. Les grands changements produits par le départ de l'élément turc et l'établissement des colonies micrasiatiques le rendent d'autant plus intéressant.

Une partie préliminaire contient une précieuse exposition des conditions de la production agricole en Grèce. Un second chapitre traite de la population. Les quelques pages sur la psychologie de l'élément rural (pp. 39-42) sont remarquables.

Dans la partie technique, des notes sur l'élevage des moutons et la transhumance (p. 109 et suiv.). Les „tsélingata“ viennent du tselnik, en roumain celnic, chef de groupe.

Les statistiques sont nombreuses et précises.

* * *

Dr. Ernest Schmidt, *Die verfassungsrechtliche und politische Struktur des rumänischen Staates in ihrer historischen Entwicklung* (dans les „Schriften der deutschen Akademie“), Munich 1932.

L'auteur a voulu d'abord présenter la situation de la minorité allemande en Roumanie et peu à peu il est arrivé à étudier le développement même de l'État roumain. Il se propose aussi de l'expliquer.

Les considérations sur le passé sont souvent incompetentes. M. Schmidt croit encore à la situation de „provinces turques“ des Principautés au XVIII^e siècle (p. 13), mais il faut admettre que pour l'efflorescence de l'idée nationale et pour les efforts destinés à créer un seul État d'une parfaite autonomie, puis d'une indépendance reconnue dans le monde politique de l'Europe, l'information, sans être trop riche, est suffisante, la critique quelquefois de bon aloi (d'autres fois dure et injuste) et le jugement pondéré. On trouvera aussi une appréciation implacable du régime des partis d'intérêts personnels, principal motif de toutes les souffrances du pays.

L'appendice, d'une soixantaine de pages, donne les actes les plus importants pour la formation du royaume actuel et une tentative intéressante de fixer la „généalogie“ des groupements politiques.

* * *

André Michalapoulos, *Venezia e Bisanzio, con introduzione del conte Giuseppe Volpi*, Rome 1932.

Cette belle conférence donnée à Venise par l'homme politique grec représente une large synthèse des rapports entre la République de Venise, dont les origines populaires sont laissées délibérément de côté, et Byzance. Les deux États sont considérés

comme l'expression différente de la même substance. Après avoir recueilli tout ce qui est essentiel dans leurs rapports réciproques, M. Michalakopoulos passe au régime vénitien dans les Îles Ionniennes et s'arrête longuement à le caractériser. Un récit de la participation des Vénitiens à la défense de Constantinople en 1453 finit cette centaine de pages bien nourries.

* * *

A. Zakythinos, *Le despotat grec de Morée* (thèse de Paris), Paris 1932.

Un travail de longs efforts et de précision est consacré par M. Zakythinos à cette formation locale, de dernière nécessité politique, à ce retour à l'ancienne Grèce, aux dépens de la Constantinople romaine, qu'a été le despotat de Mistra ou, si on veut, de Morée, bien que le titre officiel eût été tout simplement: despotat, la signification: un apanage de cadets des Paléologues et la valeur nationale: une recrudescence de l'hellénisme contre l'emprise latine dont beaucoup d'éléments s'infiltrèrent néanmoins dans cette nouvelle création.

Renvoyant pour plus tard une seconde partie, qui traitera des institutions, du côté ethnographique et de la civilisation, l'auteur nous donne l'histoire politique de cette fondation.

Après la bataille de Pélagonie (1259), la captivité du prince Guillaume d'Achaïe et le traité de ce dernier avec Michel Paléologue, qui obtenait la plupart des forteresses moréotes, le chef des Latins eut le reste de ses anciennes possessions en fief de l'Empire. Partant de là, M. Zakythinos poursuit le développement des relations entre le Saint-Siège et les nouveaux maîtres de Constantinople¹. Guillaume ayant montré des velléités de refaire ses possessions, une guerre menée énergiquement contre lui donna aux Impériaux la Maïna autonome; „la Crémonie“ lacedémonienne² paraissait devoir succomber lorsqu'un vassal grec du

¹ „La Sida“ (p. 32, note 3) s'explique par Εἰς Ὑδραν, comme Silistrie (Εἰς τὴν Δριστην), Stamboul, Stanchio, Stalimene. Cf. Arausa pour Ragusa (a Ragusa).

² Rapprocher des Palatia de Morée (p. 35) la Palatcha turque d'Asie Mineure.

prince changea le cours des événements par la „victoire, inespérée“, de Prinitza (pp. 36-37). Des Turcs d'Asie, habitués à se vendre, participent à ces opérations sous le drapeau de l'aigle bicéphale. La petite guerre continuera pendant des années, destructrice. En essayant l'histoire, l'auteur se perd un peu dans des détails et dans des choses à côté. L'intervention des Angevins de Naples assure un appui durable aux Latins sans cesse attaqués. Mais la mort de Guillaume de Villehardouin, en 1278, fut décisive pour le sort de ses États, et ceci malgré l'intrusion angevine. Les baïles n'avaient ni pouvoir ni autorité. La mort de Charles d'Anjou mit fin au grand rêve d'Orient des rois de Naples¹. Si la domination se conserva, ce fut le mérite de Florent de Hainaut, puis de sa veuve, Isabelle de Villehardouin, l'héritière, mariée ensuite à Philippe de Savoie, personnage belliqueux, qui accourut aussitôt en Morée.

Mais les représentants de l'Empire, un Cantacuzène, un Andronic Assanès, purent se maintenir. En vain Jean de Gravina, prince d'Achaïe, essaya-t-il une campagne de récupération; le duc de l'Archipel et celui d'Athènes eurent, en dernier lieu, la charge de défendre les ruines d'une domination anachronique. Ce n'était pas Catherine de Valois, veuve de Philippe de Tarente, qui pouvait suppléer à toutes ces insuffisances.

À côté, M. Zakythinios présente les conditions intérieures du despotat (l'idée de Jean Cantacuzène d'une ligue gréco-latine contre les Serbes et autres „barbares“ à la page 78)².

La seconde partie s'attache à la fondation et au développement du despotat de Morée, créé par Jean VI pour son fils Manuel³. Le fils de l'usurpateur dut combattre contre les officiers, de la famille des Assanès, nommés par l'empereur légitime, ré-

¹ „Corcondile“ du *Livre de la Conquête* (voy. p. 65) doit être un Chalokondyle.

² La lettre de „Morbasiānus Hebenesi cum fratribus Cerabi et Inbahet, imperatoris Organi collaterales, pugilles et partibus Acaie domini“ (voy. p. 91), dont s'est occupé déjà M. Gay, sera l'objet d'une étude spéciale. „Morbasiānus“ est Oumour-bey, „Cerabi“, Tchélébi, „Acaia“, Aïdine, „Orgenus“, Ourkhan.

³ Une inscription concernant Isabelle de Lusignan, femme de Manuel, *ibid.*, p. 97, note 2. Cf. notre *France de Chypre*, Paris 1931. Aussi la mention d'Arméniens de la Grande Arménie à Mistra. Mais les Lusignans n'avaient à faire qu'avec l'Arménie cilicienne.

tabli, Jean V Paléologue, mais il réussit à se maintenir. Il est question aussi de l'établissement des Albanais en Morée (p. 102 et suiv.). Ici encore la collaboration des Latins est soulignée (pp. 110-112). En 1380 Manuel finissait une vie active, et son vieux frère, Mathieu, lui succéda, gardant un ancien titre impérial, datant de l'époque où il était l'associé de son père : il transmit la province à son fils Démètre.

C'est contre ce dernier que les Paléologues s'établirent en Morée dans la personne de Théodore, fils de l'empereur Jean V.

Le troisième chapitre contient l'histoire de cette nouvelle dynastie. Une grande partie de ce livre si instructif est consacrée à ses vicissitudes. Ce fut une longue lutte contre les pillages des Turcs, les convoitises des Vénitiens et surtout contre l'anarchie des oligarques.

Pour tout ce qui touche aux affaires d'Argos et de Nauplie à partir de 1389 il fallait peut-être employer non seulement notre étude *La politique vénitienne dans les eaux de la Mer-Noire*, „Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine“, II, p. 315 et suiv., mais aussi les documents vénitiens d'appui, qui sont donnés seulement dans l'édition roumaine du même travail (*Memoriile Academiei Române*¹). Les rapports avec les Turcs sont poursuivis jusqu'aux détails les plus menus par l'auteur.

En 1407 Théodore II succéda, enfant encore, à son actif prédécesseur, dont il était le neveu. Il fut le constructeur de l'Hexamilion. Pour les conditions intérieures est analysée la description de Gémistios Pléthon. L'empereur Jean VIII fut l'associé de son frère. L'oeuvre de Constantin, qui devait défendre Constantinople contre les conquérants turcs, est à juste titre glorifiée : il donna les coups décisifs à la principauté d'Achaïe. Thomas et Démètre furent les derniers despotes de Morée. M. Zakythinos s'intéresse aussi à l'exil des Paléologues de Morée.

Deux lettres pontificales à Cléopa Malatesta, femme de Théodore II, sont données intégralement à l'Appendice.

N. Iorga.

¹ Page 147, au lieu de *Matotto de' Coccarelli* lire : *Mathieu de Coquerel*. Sur Laskaris Calophéros voy. aussi notre *Philippe de Mézières*.

CHRONIQUE

Dans le *Byzantion*, VII¹, une étude de M. Wulzinger sur l'église des Apôtres et la mosquée de Mahomet II à Constantinople. Un large travail de M. Halecki sur les rapports de la Pologne avec l'Empire byzantin. Il y a d'abord l'ambassade „en Grèce“ de Boleslas Chrabry, le conquérant de Kiev (1018) : il était bien naturel que quiconque avait Kiev, la capitale sous-byzantine, cherchât à fixer une base pour les rapports avec l'Orient, de fait suzerain. Lorsque Casimir-le-Grand eut la Galicie, il était logique que ces relations soient reprises ; M. Halecki remarque en outre que Vladislav Lokietek, père de Casimir, avait visité, en 1395, Constantinople comme pèlerin. L'union avec la Lithuanie, maîtresse de la Russie Rouge, ne fit que rendre encore plus nécessaire ce contact. Devenu chrétien pour son mariage avec Hedvige, Vladislav Jagello demanda à Byzance son opinion sur le rapprochement de Kiev avec Rome (nous avons déjà traité ce sujet, aussi d'après Huber, dans l'*Archiv für österreichische Geschichte*, dans notre étude „Les conditions de politique générale dans lesquelles furent fondées les Églises roumaines“, „Bulletin de la section historique de l'Académie Roumaine“, II). Après 1410 il y eut une autre série de rapports, déterminée surtout par la présence, nouvelle, des Turcs dans la Mer Noire (ils attaquent en 1420 Moncastro, possédée par le prince de Moldavie Alexandre-le-Bon. Voy. notre *Chilia și Cetatea-Albă*, pp. 80-8). Les négociations avec Rome pour l'Union des Églises, que M. Halecki souligne, jouent un rôle secondaire („Nicolas de Mousiani“, p. 56, est Démonoïanni ou Eudaimonoïanni, mentionné dans des documents de mes *Notes et Extraits*, première série, II, p. 363 ; seconde série, p. 562).

Vers 1430 le roi de Pologne reçoit même des propositions d'alliance matrimoniale de la part du roi de Chypre, Janus (pas Jean ; p. 59). Pour la campagne malheureuse de Varna, M. Halecki a raison d'insister sur la lettre d'appel de l'empereur byzantin qui nous a été conservée par Dlugosz (pp. 64-65). Les offres d'Ouzoun-Hassan au roi de Pologne sont expliquées aussi bien dans ma *Geschichte des osmanischen Reiches* que dans ma „Venise dans la Mer Noire“ („Bulletin“ cité, II, p. 338 et suiv.).

Sur une campagne de l'empereur Gratien en Occident (378), M. A. Solari.

M. Vasiliev s'occupe longuement du voyage du Castillan Pero Tafur (1437-1438), qui n'a pas été encore mis à contribution pour l'histoire de Byzance. Les armes des Paléologues, c'est-à-dire le double II, sont présentées de façon à ressembler en effet à „deux lignes qui se coupent“ (cf. pp. 94-95).

M. H. E. de Medico s'occupe de la mosaïque de la Dormition récemment découverte à la Kahrié, à laquelle il attribue une date de beaucoup trop ancienne.

De M. A. Solari un nouveau récit de la révolte „procopienne“ à Constantinople sous Valens. M. G. Cassimatis traite de „la dixième vexation de l'empereur Nicéphore“; M. Georges Marçais de „la question des images dans l'art musulman“; M. M. Ostrogorsky et E. Stein du „livre des cérémonies“. Mme. C. Osieckowska présente „les peintures byzantines de Lublin“ (1418; d'après un ouvrage de M. Michel Walicki). M. J. L. La Monte se pose le problème des rapports entre l'Empire d'Orient et les États créés par la croisade. M. Zanghéris cherche à expliquer le feu grégeois. Nous connaissions déjà par une conférence au Congrès d'études byzantines à Athènes ce que la science et l'ingéniosité de M. H. Grégoire ajoutent à la connaissance du „Digenis Akritas“. M. Goossens y ajoute des observations tirées de la littérature arabe correspondante. M. N. Bănescu revient sur les sceaux de Silistrie dont parlait dans cette revue même, VIII, pp. 299-311, M. Péricle Papahagi, qui les a découverts.

*

Viennent de paraître les volumes IV-VI, réunis, de la première section de la „Revue des travaux scientifiques tchécoslovaques“, contenant aussi les publications d'histoire. Aux pages 51 et suiv. des remarques sur l'influence en Occident, aussi comme lexique, des guerres hussites. Aux pages 116-117 (cf. p. 217 et suiv.) la bibliographie des notices parues sur l'ouvrage de M. Miloch Weingart concernant „les chroniques byzantines dans la littérature slave d'église“. Cf. aussi pp. 155-156. Des observations sur la différence de doctrine entre Wicléf et Huss (d'après le livre de M. Vlastimil Kybal), pp. 296-297.

*

Dans l'*Oriente moderno* de Rome, XII, 4, une excellente étude de M. Amedeo Giannini sur le régime des Détroits.

•

Dans la *Propyläen-Weltgeschichte* de M. Walter Goetz, feu Heisenberg avait donné un chapitre sur l'Empire byzantin (*Das byzantinische Reich*) dont le tirage à part vient de paraître.

Cette synthèse, admirablement illustrée, et d'une façon nouvelle, rendra service. Elle touche à tout ce qui est essentiel dans le développement de la Rome orientale.

Dès le commencement, cette affirmation, courte et juste : „La nouvelle ville devait être une Rome de l'Est“, malgré son passé de „ville grecque“ et en attendant l'afflux des éléments orientaux les plus variés. Mais la grécisation demanda „trois siècles“ (p. 154).

Dans des proportions naturellement étroites, est esquissée l'époque des débuts, les résultats acquis sous Justinien. Celui-ci est qualifié de restaurateur conscient de l'ancien Empire, conception qui ne résiste pas à la critique. Pour le reste l'auteur a suivi surtout la série des événements politiques dans le cadre de la succession des empereurs.

•

Dans les „Mémoires de l'Académie des Lincei“, M. Enrico Cerutti publie un nombre de „documents arabes pour l'histoire de l'Éthiopie“ (Rome 1931 ; tirage à part). Ils commencent avec le XIV^e siècle, mais s'étendent surtout sur le XVI^e. Certaines de ces pièces sont de brèves chroniques de l'Abyssinie.

•

Dans le *Bulletin de l'Institut archéologique bulgare*, VI (1932), dédié à M. Filov, M. Iv. Velcov s'occupe des tumuli funéraires de Douvanli (beaux vases à figures rouges, une hydrie en bronze avec la théoxénie des Dioscures ; des vases en argent, d'une facture très élégante : l'un avec un chevalier sur le bord de la mer et une course de chars ; les verres colorés ont des figures géométriques comme celles de la céramique contemporaine). M. Filov présente les antiquités de Diboka (tombeau thrace, très riche en objets). M. Skorpil donne la reconstruction d'un tombeau de Balcic (Dionysopolis), où ont été trouvés des objets d'un art supé-

rieur, représentant des scènes d'une vie barbare qui ne peut être que celle des Scythes; très belle la céramique découverte près de Varna, p. 73: scènes de la même vie). De M. R. Popov les résultats des fouilles dans les tumuli d'Endché (squelettes peints). M. Katzarov publie quelques inscriptions grecques de Bulgarie et des objets d'art de la même époque; une partie viennent de Guiguen sur le Danube D'autres inscriptions grecques, de Stara-Zagora, sont données par M. D. P. Dimitrov (un „thracarque“... thys rapproché d'un autre du nom de Cotys; dans Δομνηδίου n'y a-t-il pas le Domnideus?; l'inscription est chrétienne). M. St. Andriéev décrit un diplôme militaire de Vespasien (il est question aussi des invalides, *causarii*). Une autre nécropole est étudiée par M. V. Micov (objets préhistoriques). Des fibules thraces dans l'article du même (il ne les croit pas, comme M. Vulpe, d'origine gète). Sur des tombes près du palais de Preslav, M. Jou. S. Gospodinov. M. Cr. Miiatev cherche à découvrir dans l'église de cette même résidence des éléments traditionnels de caractère national. Il est naturel après cela que M. Al. Rachénov cherche une „école bulgare dans le style byzantin“ (il s'agirait d'un large emploi de la brique, d'une prédisposition aux fausses arcades, d'une polychromie et d'une ornementation générale de caractère barbare, slave; les Bulgares en auraient surtout le privilège; c'est sous leur influence qu'il faudrait placer Mistra elle-même). De nouvelles monnaies bulgares ont été découvertes par M. Mouchmov: Assène II, Irène et Michel, Constantin Assène, Tertère, Svétoslav — chevalier et croix —, Michel Chichmane (encore le chevalier, parfois la croix aussi, l'aigle bicéphale), Sratchimír (aussi avec la croix), Sichmane (types dégénérés); on observe les caractères latins employés par Michel Assène („Ipr“ = imperator), l'„A.“ (Assène) devenu un titre général, comme Jean („Io“) chez les Roumains, l'influence d'art vénitien au XIII^e siècle.

Une liste des travaux de M. Filov (nous apprenons qu'il a repris en allemand, l'année passée, son „Histoire de l'art bulgare“).

Menues notices d'archéologie et d'art (aussi des fouilles à Novae, la capitale danubienne de Théodoric: conduites d'eau romaines, par M. St. Stéfanov; des peintures modernes d'une chapelle près de Rilo).

Au cours des comptes-rendus un fragment de lettre de Wil-

Iamowitz-Moellendorf, qui affirme l'origine non-hellénique des Macédoniens, dont la dynastie et les classes supérieures furent hellénisées plus tard, par la violence, sous Philippe II (pp. 323-324); ailleurs il observe, comme nous l'avons fait aussi, que les portraits, sur les monnaies aussi, montrent bien „la différence de race, mais aussi le caractère seigneurial inné“ (p. 324). Jusqu'à Alexandre on aurait encore employé pour l'usage intérieur la langue macédonienne, dont le savant allemand aurait désiré trouver une trace dans quelque inscription (*ibid.*). M. Miiatev et M. N. Mavrodinov s'occupent des ouvrages récents de MM. P. Henry et Ghika-Budești (c'est M. Balș qui a fixé la fondation valaque de telle église de Nicopolis; cf. p. 336).

Une bonne bibliographie termine cette belle publication, si soignée. Les planches sont splendides.

•

Dans le „Bulletin international de l'Académie Polonaise des sciences et des lettres“, janvier-mars 1931, M. J. Feldman traite de la politique de Vergennes envers la Pologne entre les années 1774 et 1787. On voit l'ancien adversaire de la Russie à Constantinople devenir le partisan, contre la Pologne, d'une alliance avec la Tzarine. L'état d'esprit en France à l'égard de l'Empire russe est présenté par des énonciations comme celle de Peyssonnel, consul en Crimée, et de l'auteur de l'Atlas des bords de la Mer Noire, Leclerc. Les anciennes sympathies pour la Turquie restent cependant. L'auteur mentionne aussi l'envoi à Constantinople de l'émissaire polonais Boscamp. J'ai publié des documents qui le concernent dans les annexes au volume X de la collection roumaine Hurmuzaki et dans mes *Documente Callimachi*: il avait épousé en Moldavie la fille de l'horloger suisse Arlaud et il en eut une enfant, baptisée à la roumaine: Bălășica. Intéressant le détail donné à la page 17: „Stanislas-Auguste espérait d'abord que Catherine II l'inviterait à faire partie de l'alliance contre la Turquie et se proposait d'annexer une partie de la Moldavie; puis il avait l'intention d'adhérer à la coalition russo-prussienne dirigée contre l'Autriche, de récupérer la Galicie et d'offrir comme compensation Toruń et Dantzig à la Prusse“. Vergennes, qui pensait déjà au partage de la Pologne, critique aussitôt ce projet (pp. 17-18).

•

M. Feliński vient de publier un recueil utile de statistique ethnographique sous le titre *Les Ukrainiens dans la Pologne restaurée*, Varsovie 1931.



Dans la revue *Roumania* de New-York, janvier 1932, des pages par M. Philip Whitwill Wilson sur „la révision, la sécurité et les minorités“. Très belle cette sentence : „les minorités peuvent être secourues non pas par le changement des cartes, mais par l'assurance de leur juste traitement, quelle que soit la géographie... La solution réelle du problème des minorités se trouve, donc, le long d'une route directement contraire à la révision territoriale : non pas en brisant les traités, mais en les respectant et en les mettant en exécution“. M. Charles Upson Clark résume les notes historiques de Maioresco sur la guerre balcanique ; l'ancien président du Conseil est présenté comme un „gallant old gentleman who succeeded in keeping the devotion of a sadly divided party, the confidence of the country and his own self-respect“, un „elderly scholar and literary man working in the sunshine out on his porch at five o'clock of a summer's morning, absorbed only in the one thought : how best he may promote the interests of his country“. Un bon compte-rendu du livre de M. T. W. Riker, *The making of Roumania*. M. Walter Littlefield cueille dans les Mémoires du prince de Bülow ce qui regarde la Roumanie.



Dans le tome IV de la *Géographie Universelle* de Vidal de la Blache et L. Gallois (Paris 1932) M. Emm. de Martonne traite de la Suisse, de l'Autriche, de la Hongrie, de la Tchécoslovaquie, de la Pologne, mais aussi de la Roumanie. Sur les raisons de la liquidation austro-hongroise des observations pénétrantes aux pages 451 et suiv. Pour la Hongrie, largement présentée, la troisième planche à la page 514, „Mojgrad près de Porolissum“, est en Transylvanie roumaine, de même le no. 1 de la planche suivante. A la page 519 l'auteur rejette lui aussi la théorie des „gyepű“. Il est inutile de dire combien M. de Martonne connaît la Roumanie, où parmi les géographes actuels il a de ses élèves. Aussi son exposition, très vaste, repose-t-elle sur une large expérience.



Sur le projet de paix perpétuelle entre chrétiens présenté par Antoine Marini de Grenoble au roi Georges de Bohême, M. Georges Pogonowski vient de publier à Varsovie une nouvelle étude (*Projekt związku władców króla Jerzego z Podiebrad*). Il n'y a pas de doute que Marini, personnage extrêmement inventif, est l'auteur du projet qu'on a voulu attribuer au roi lui-même.

•

M. Ettore Rossi donne le récit de la prise de Rhodes en 1522 d'après les sources turques (*Assedio e conquista di Rodi nel 1522 secondo le relazioni edite ed inedite dei Turchi, con una notizia sulla Biblioteca Hafiz di Rodi*, Rome 1927). L'ouvrage commence par une bibliographie des matériaux turcs, imprimés et manuscrits, avec une analyse minutieuse de leur contenu et de leurs rapports. Le récit, circonstancié, occupe les pages 14 et suiv. Les sources occidentales sont citées à chaque pas. Suit l'édition d'une exposition turque inédite et sa traduction. L'ensemble forme un admirable moyen de s'initier dans l'histoire du célèbre siège.

•

Dans le *Φάρος* d'Alexandrie, XXIX (janvier-mars 1930), une étude de M. Eugène Michailidis sur l'hellénisme en Égypte sous l'occupation française. Il s'agit de contributions imposées au Patriarche d'Alexandrie. Sources turques et grecques sur l'expédition de Bonaparte, p. 18, note 1; p. 26, note 2. Il est question, bien entendu, aussi de cet auxiliaire grec des Français dont la vie est retracée par Thomas Hope dans son „Anastase“. Sur un Lascaris né à Provins, p. 33. M. G. D. Koromilas traite de la participation des Grecs d'Égypte à la guerre de liberté (Tousitza l'Épireote, p. 41, paraît être d'origine roumaine). M. Athanase G. Politis ajoute des renseignements sur le même sujet.

Sur un capitaine grec, Apostolos Papazoglou, mort au service du Portugal en 1798, la même revue, XXX (1931), p. 148.

Le no. d'octobre-décembre 1931 poursuit et finit l'étude de M. Xiroukaki sur la révolte de la Crète au XIV^e siècle.

•

Dans l'*Archeografo triestino*, série 3, XV, le journal d'Antonio Scussa a pour l'année 1739 des notes sur la guerre turque. Des marins génois sont envoyés sur le Danube (pp. 221-222). En juil-

let prières pour la victoire des Impériaux (p. 225). En août on apprend la mort de trois généraux, dont Caraffa (*ibid.*; aussi p. 226). Puis la nouvelle d'une victoire sur 10.000 Turcs; le général Pallavicini coupe les ponts (p. 226). Sur les négociations de paix, pp. 227-228. Prise de Bender, p. 228. Des Triestins reviennent du Danube en janvier 1740 (pp. 231-232). Des hussards arrivent de Crémone pour aller à Fiume en février. Le journal porte: „Questi soldati non sono veramente usari, mà regimento del prencipe della Vallachia, gente ben montata“ (p. 232). Il s'agit du régiment formé par le prince exilé Rodolphe (Radu) Cantacuzène, dont le père, Étienne, avait régné en Valachie. Le 18 part „la prima colonna di 200 e più soldati del regimento prencipe di Vallachia“ (*ibid.*). Le reste s'en va du 21 au 23 (p. 233). En juin, passage du fils du roi de Pologne venant de Venise vers Gorizia (p. 237). L'avènement de Frédéric II est raconté d'une façon amusante: „è occulto catolico e per questo non habitava nella Reggia“ (p. 238). Sur les Turcs venus à Vienne pour la paix, p. 240. Il y a un passage sur la mort de la „regina della Gran Zarra“ (*sic!*), p. 245. Par des lettres du baile Francesco Venier on apprend en octobre 1745 la bataille perdue par les Turcs contre Koulikhan (p. 313). En juillet 1748 les sauterelles „nella Transilvania ed altri (*sic*) parti“ (p. 344). Des prières pour leur destruction (p. 354). Arrivée de Grecs, en septembre 1749: „Gran foresteria, che di giorno in giorno capita quivi, e chi parte, e chi si ferma, e massime de Greci, che sono in quantità, con aver fatto una bella cafetteria nel magazzino del signor Picardi, in Piazza Grande“ (p. 355). Sur les Grecs à Trieste aussi pp. 20, 44, 141, 155, 295.

*

M. Alexandre Czołowski publie tout un opuscule sur la bataille d'Obertyn, dans laquelle, en 1531, Jean Tarnowski réussit à vaincre Pierre Rareș, prince de Moldavie (*Bitwa pod Obertynem, 22 sierpni a. 1531*; Lwów, 1931). Quelques illustrations.

•

Dans les *Atti della società ligure di storia patria*, 1928, M. Ettore Rossi donne quelques inscriptions génoises des murs de Galata. Elles servent à faire constater des travaux accomplis en 1380, 1397, 1402, 1418, 1435, 1441, 1452, aux heures de danger de la part des Turcs. Il ajoute une liste chronologique des podestats.

N. Iorga.